

SOMMAIRE GENERAL

Introduction

2

1° Partie – Les Pavés de la rue d’Espagne

6

1 – La lettre

8

2 – « Sa » Cathédrale

10

3 – La fin de la lettre

11

4 – L’oncle du Chili

12

5 – L’héritage

15

6 – La matriarche

18

7 – Les deux lettres

23

Intermèdes Familiaux et Géographiques – Lettre à Francis

26

2° Partie – Cien años de Tajan en Chile

40

1 – André et ses enfants

44

2 – La vie militaire

50

3 – Tout pour l’amour des chevaux

54

4 – A la découverte de Miguel

56

2° Intermède Familial et Géographique

64

Annexes (Lettres, Arbres Généalogiques, Chronologies...)

68

Introduction

L'idée d'écrire ces pages est née d'abord du souci d'informer les cousins chiliens de leurs ascendances européennes, de ce qu'étaient leurs ancêtres, comment ils vivaient, des faits marquants de leur existence. Et puis, en avançant, au fil de la plume, comme on disait il y a bien longtemps, des idées ont pris corps, des documents sont ressortis. C'est qu'autrefois il y avait des documents, on s'écrivait, on se racontait, on classait ce qui avait intéressé ou ému. Et puis, bien sûr, on oubliait, mais le hasard voulait parfois, qu'un jour, dans une malle, après un déménagement, on redécouvrait et la curiosité vient en découvrant. Les documents qui suivent sont, pour certains du moins, des redécouvertes. Récentes de surcroît.

Certaines mémoires se sont en même temps mises à parler, à compléter, à corriger des interprétations hâtives. Ces feuilles sont donc une œuvre collective : deux générations bayonnaises à des degrés divers ont voulu raconter à leurs cousins, neveux, petits-neveux, arrière-petits-neveux, chiliens ou pas, ce qu'a été Bayonne pour eux ou leurs ancêtres. Et Bayonne, c'était, et c'est encore un peu, pour certains, la rue d'Espagne. Celle-ci était un microcosme, des idylles s'y nouèrent, un drame aussi, des retrouvailles et des séparations, des disputes et des accommodages. On y naquit, on y mourut. Des cortèges la parcoururent.

Dans les pages qui suivent il sera question de beaucoup de choses, de bagues et même, ça ne s'invente pas, d'un manche de parapluie et de la naissance d'une pouliche. Parfois ces évocations seront purement anecdotiques, ne se référant pas à des événements forcément mémorables (sauf pour la pouliche) mais des faits infimes peuvent servir de points de repère ou devenir révélateurs du temps passé. Le lecteur verra très vite de quoi il s'agit. Tout n'est pas forcément triste dans une telle évocation. Comme la vie. La leur et la nôtre.

Cette œuvre est collective ce qui est à la fois une commodité et une protection, chacun des rédacteurs pouvant s'abriter derrière son complice : ce n'est pas moi qui aurait écrit ça, c'est donc lui ! Même si ce n'est pas vrai. Les deux responsables de ces écrits, Michel Destribats et François Ducos n'abuseront pas de cet artifice, ils se sont, de plus, bien

contrôlés mutuellement. D'autant que les documents, sont là et parlent d'eux-mêmes, d'autant aussi que sont venus au secours des deux complices plusieurs représentants de la famille, dont les témoignages sont cités. La seule liberté que se sont octroyée les rédacteurs a été dans certaines interprétations et elle est bien limitée, ces gens savaient écrire et bien écrire, les deux lettres auxquelles il est surtout fait référence, sont, en leur genre, des petits chefs d'œuvre de style et d'émotion transmise. Sait-on encore écrire ? Et sait-on seulement lire ? Peut-être les lecteurs chiliens, dont personne ne doute qu'ils savent lire en français, ou qu'ils sauront se le faire traduire voudront-ils aussi écrire, c'est-à-dire réagir, donner leur version des faits et des choses, nous transmettre ce que Bayonne et les parents bayonnais représentaient pour eux, Bayonne vu de Santiago, les racines vues des branches en quelque sorte.

*Ce volume comprend deux parties. La première est constituée de la mémoire collective des « Bayonnais », cette appellation devant être prise au sens large, on l'appellera **Les pavés de la rue d'Espagne**. Cette rue est, en effet, dans un sens, le personnage principal de notre histoire collective.*

*A une certaine époque, pour les « Bayonnais » l'Oncle d'Amérique était au Chili et la deuxième partie de ces **Chroniques** aura trait aux Chiliens tels qu'ils se sont racontés ces dernières années aux « Bayonnais » de passage, comme leurs parents ou grands parents l'avaient fait dans leurs correspondances. C'est la chaleur de l'accueil des cousins chiliens qui a donné envie d'en savoir plus sur eux, c'est aussi ce sentiment d'une histoire partagée, un peu chahutée comme toute histoire, mais exemplaire à beaucoup de titres. Cette deuxième partie s'appellera **Cien Años de Tajan en Chile**.*

Cette histoire n'est pas simple, il y a beaucoup de personnages, plusieurs centaines au bas mot. Pour aider le lecteur à se repérer des indications chronologiques et généalogiques figurent en Annexe. Elles se veulent exhaustives. Le sont-elles, c'est moins sûr, une grande indulgence est requise pour les téméraires auteurs.

L'écriture de ces pages s'achève dans la douce mémoire de Maylis de Menditte qui aurait eu plaisir à lire ces lignes et qui vient de nous quitter. C'était, elle aussi, une arrière petite fille des grands parents de la rue d'Espagne, elle y était née et y avait habité longtemps, à quelques dizaines de mètres du 62.

- / -

Les pavés de la rue d'Espagne

1 – La Lettre

André TAJAN ne pensait certainement pas que ce qu'il écrivait à ses frères et sœurs, quelques jours après avoir appris la mort de son père, deviendrait soixante–dix ans plus tard un lien de souvenirs et d'affection entre ses nombreux petits enfants et ses innombrables neveux. Du moins pour ceux qui auront l'occasion de la lire.

La Lettre dût arriver à Bayonne dans les derniers jours d'octobre 1936, elle fut recopiée par Gabrielle ¹ et envoyée à Bordeaux à son fils aîné, Alfred DESTRI BATS. En voici la première partie :

Santiago, le 13 octobre 1936

Mes chers amis,

Je viens de recevoir votre câble et je l'ai gardé longtemps sans avoir le courage de l'ouvrir, car je savais le contenu. Je l'appréhendais depuis 2 semaines comme on appréhende l'inévitable, et lorsque je le vis venir, j'ai cherché lâchement à le repousser pensant retarder ainsi le moment de l'inexorable réalité. «Papa décédé, affection»... quel brutal laconisme dans ces quelques signes cruels qui ont franchi plus de la moitié de l'univers, avec la vitesse de la foudre, pour porter dans les cœurs, l'émoi, le deuil et le désespoir...

Puis ma réponse : « Avec vous de cœur », non moins laconique, mais combien significative, si je vous disais que depuis deux jours, je ne vis plus ici, je regarde sans voir, et je me croyais au milieu de vous, entourant la pauvre dépouille de celui qui nous fut si cher. Je suis avec vous et je reconstitue dans mon imagination l'imposant cortège du Patriarche que tout Bayonne accompagne en témoignage de vénération pour lui, et de juste hommage respectueux pour tous.

¹ Alfred TAJAN (1846-1936) et Marie DOUSDEBES (1849-1929) eurent cinq enfants : André (1876-1943), Gabrielle épouse DESTRI BATS (1879-1946), Jacques (1882-1945), Marguerite épouse DUCOS (1884-1968) et Pierre (1890-1980)

Les obsèques de M. A. Tajan

Une foule de bayonnais a considéré comme un pieux devoir de donner un suprême hommage de sympathie à la mémoire de M. Alfred Tajan, en assistant, ce matin, à ses obsèques qui ont été célébrées en l'église Cathédrale.

La levée du corps a été faite par M. le chanoin, Dartiguelongue, curé-archiprêtre, entouré du clergé de Notre-Dame. Derrière la Croix, était porté le drap mortuaire de la Fraternité du Tiers Ordre de Saint-François d'Assises. Le char funèbre, sur lequel, selon la volonté du défunt, aucune fleur n'avait été déposée, était immédiatement suivi des sœurs de toutes les communautés religieuses.

Le deuil, du côté des hommes, était conduit par Mgr Lasserre, vicaire général, MM. Jacques et Pierre Tajan, M. le colonel Dupos, M. le colonel Dousdebès, deux RR. Pères Capucins, les petits-enfants, et du côté des dames, par la fille et les belles-filles du défunt.

Venaient ensuite une délégation du collège Saint-Louis-de-Gonzague, dont M. Alfred Tajan était le plus ancien élève, conduite par M. l'Abbé Lamarque, une délégation des Ecoles Libres et la foule des assistants où toutes les conditions sociales étaient confondues.

Il nous faut constater avec une réelle satisfaction que, enfin, pour la première fois, l'ordre et le silence ont régné sous les cloîtres avant la levée du corps. Nous espérons qu'il en sera toujours ainsi à l'avenir.

Après la cérémonie religieuse, le cortège s'est reformé pour se rendre au cimetière Saint-Léon où le corps de M. Alfred Tajan a été inhumé dans un caveau de famille.

Je le suis, par la pensée, depuis la Villa Gabrielle jusqu'aux cloîtres, ces chers cloîtres où il aura fait une halte avant de pénétrer dans Sa cathédrale. Oui, je dis Sa cathédrale et je m'en fais gloire pour lui, puisqu'il y a passé la plus grande partie de son existence, ses meilleurs comme ses plus tristes moments. Il l'aimait plus que presque tout au monde et aurait donné sa vie pour la défendre quand il la croyait en danger, comme il l'a prouvé au moment des « inventaires », ou à l'annonce d'une possible explosion de l'usine de Blancpignon pendant la guerre. Il connaissait dans tous leurs détails son architecture, ses travaux, ses vitraux, et en parlait plus en admirateur, je dirai presque en fanatique.

Et, dans sa muette reconnaissance, Sa cathédrale frémit à l'approche de son cercueil, son porche s'effacera avec respect pour le laisser passer, et ses voûtes s'inclineront vers lui avec tendresse pour l'entourer et le caresser dans un dernier adieu... Son « banc », qui certainement portera un crêpe de deuil, fera entendre dans ses vieux bois, un craquement d'adieu pour celui qui fut son plus fervent adepte avec les Guichot, les Lasserre, les Guichenevé, les Darrigrand et les autres pairs de la « confrérie » qui l'ont devancé dans la mort ! Quant à la rue d'Espagne, quel ne sera pas son émoi en suivant le corbillard de celui qui, soit dans la foule, soit derrière les vitrines de son magasin, fut le témoin ému des milliers de cortèges funèbres qui défilèrent sur ses pavés, cortèges d'amis ou d'indifférents, mais non pas d'ennemis car il n'en avait pas, et en aurait-il eus, il ne leur aurait pas refusé l'offrande du « de profundis » qu'il récitait tout bas pour le repos de celui ou de celle qui passait devant sa demeure. Cette prière, nous la lui devons...

J'attends avec impatience les détails de ses derniers moments, je les attends, bien que je ne sache d'avance les moindres détails : sa grande Foi, sa confiance en Dieu, sa douleur de nous quitter et sa joie de retrouver les siens...

Le Messenger de Bayonne du 14 octobre 1936

2 – «Sa» cathédrale

Cette lettre est très belle et chargée d'émotion. André entre autres métiers avait exercé celui de journaliste, sa lettre est un reportage imaginaire et rempli de l'affection qu'il portait à son père ... et à Bayonne, Bayonne qu'il n'avait pas revu depuis vingt ans



et qui revivait, dans sa pensée, avec ses habitants, amis ou commerçants voisins du magasin. Et la cathédrale, Sa cathédrale, le cloître, les pavés de la rue d'Espagne. La photo ci-contre est récente, on y voit bien sûr la cathédrale, le cloître, le début de la rue d'Espagne à droite du chevet de la cathédrale et en bas de la photo, à l'angle d'une rue, le 62 rue d'Espagne et tout le long du cloître, en bas, la rue de Luc dont il sera question plus loin

L'immeuble Tajan est plus ancien que les flèches de la cathédrale, celles-ci ne datent que de la fin du XIX^e alors qu'on trouve mention au 62 (Point rouge dans la photo ci-contre) d'un commerce dès 1857 (cf : CHRONIQUES BAYONNAISES) tenu par les familles DOUSDEBES et TAJAN. Au sommet de la façade, en haut du plan coupé, un



observateur attentif pourrait observer le «blason» que le père d'Alfred fit mettre en place lors d'un réaménagement de la façade. Il évoque le métier de Dominique Tajan, fabricant et marchand d'outils agricoles.



Ci-dessus la façade du magasin au début du XX^e siècle et ce qu'elle est devenue un siècle plus tard.

3 – La fin de La Lettre

***Avec ce départ se rompt un maillon de la chaîne qui nous reliait au passé. Bien des fois, repassant dans ma mémoire des faits de mon enfance ou des réminiscences anciennes, je me disais en moi-même : «il faudra que je demande à papa !!...». Maintenant c'est fini ; je continuerai à évoquer dans mon esprit des souvenirs d'antan, mais je resterai dans l'incertitude, Papa ne sera plus là pour éclairer des doutes ou rétablir des faits... L'espoir que je gardais encore de le revoir, de la presser sur mon cœur comme une relique sacrée, c'est fini à tout jamais : je ne méritais pas ce bonheur... , c'est vrai que je ne le méritais pas.
Pauvre papa, pardonne, oui pardonne avec maman, ...***

On imagine facilement cet homme de soixante ans pleurant comme un enfant en écrivant ces mots dont la lecture a arraché des larmes à plus d'un, hier et aujourd'hui. Mais beaucoup de lecteurs ignorent tout de l'«histoire de l'oncle André » – c'est ainsi que pudiquement on évoquait devant les plus jeunes à l'époque les conditions dans lesquelles il avait quitté Bayonne au début du siècle.

4 – L'oncle du Chili

Certains, qui furent jeunes, ont su qu'ils avaient un oncle et des cousins au Chili avant de savoir où était le Chili.

André TAJAN y était parti en 1906 après une rupture avec ses parents pour une raison vieille comme le monde. Il avait rencontré une jeune fille, Julia, et elle attendait un enfant. Cette situation était alors, dans l'univers clos de Bayonne,

jusqu'à la venue de l'Oncle André en 1937, nous ignorions les causes de son départ au Chili, même durant le séjour de Riquel en 1934-35 où la famille envoyait de temps en temps rendre visite ce second Perron. Cette lettre avait été commentée à mots couverts devant nous (les jeunes) et maman m'avait dit qu'il y demandait pardon à son père d'être parti si loin, sans autre explication.

Perron père arrivait parois de Dex, était un sujet assez pittoresque, nanti d'une nombreuse famille (cinq enfants parés) et qui aimait faire parler de lui. Sa première extravagance avait été d'annoncer son installation de coiffeur à Bayonne par cette publicité "Le Oh Thiers Perron est dans la rue 67... Musicien à ses heures, il se produisait dans les orchestres, les bals et peut être même, sur les planches. Il en était de même de ses enfants qui faisaient tous : flûte, clarinette

totallement inacceptable. Chacun a en soi un stock d'images limité.

Sorti de là, tout s'effondre. Alfred et Marie TAJAN n'avaient pas dans

leur recueil l'image correspondant à la nouvelle situation. En particulier l'idée d'un éloignement provisoire qui aurait laissé au temps d'arranger

les choses ne faisait pas partie du recueil : André devait partir. Il partit au bout du monde.

Les raisons du départ d'André restèrent inconnues de ses neveux DESTRI-BATS,

TAJAN et DUCOS jusqu'en 1937 comme le rappelle Bernard TAJAN dans une lettre écrite

en 1998, dans laquelle il nous donne quelques informations sur la famille de Julia.



Et Bernard TAJAN ajoutait : *la réaction de nos grands-parents aurait peut-être été différente si, bien que sortant d'un milieu très modeste, la jeune fille avait été très méritante.* Nous en resterons là, disons simplement que Julia était une jeune fille très émancipée, en tout cas trop aux regards de l'époque et de la rue d'Espagne.

Pour un Bayonnais, pour un descendant des DOUSDEBES dont on racontait à table les exploits, pourquoi le Chili et pas les Antilles ou l'Extrême-Orient ? Sans doute parce que le hasard avait voulu qu'un employé du magasin ait dans ses jeunes années vécu au Chili où existait effectivement une petite colonie bayonnaise. Le fait que le premier employeur d'André ait été la Maison GOYENETCHE dont l'origine est sans ambiguïté, confirme ce fait. André partit donc courant 1906, avec bien sûr l'assistance pécuniaire de ses parents, avant la naissance de l'enfant. Il revint dans le courant de l'année suivante, fit connaissance de son fils Charles, né juste avant Noël 1906, épousa la mère et repartit, sans qu'Alfred et Marie aient fait connaissance de leur petit-fils ni rencontré la mère.

André et sa famille habitèrent d'abord Concepcion, puis Valparaiso et enfin Santiago, la capitale. Il entretenait une correspondance régulière avec son père sans doute, avec ses frères et sœurs certainement. A preuve une lettre de 1913 adressée à son beau-frère, Albert DESTRIKATS, et relative à un ancien ami qui était mêlé à une sombre affaire de promotion immobilière sans grand intérêt pour nous. André avait alors trois enfants : Charles né à Bayonne en 1906, Adrienne (prénom féminisé de son grand-père maternel. Ce choix est peut-être un signe d'affection pour sa mère qui n'eut sans doute pas beaucoup d'écho) et Miguel né en 1911. Nous ferons davantage connaissance avec eux plus loin.

André TAJAN ne revint en France que deux fois : en 1914 et en 1937 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris et pour recueillir sa part de l'héritage de son père comme nous le verrons plus loin. Alors qu'il aurait sans doute pu alléguer de sa nationalité chilienne, de l'éloignement ... il revint donc dès la mobilisation de 1914 avec femme et enfants. Ceux-ci ne furent pas reçus par les parents d'André. Une séance particulièrement éprouvante aurait eu lieu à la Villa Gabrielle, résidence d'été des Tajan, lorsqu' André se serait jeté aux pieds de sa mère en demandant pardon. Cette scène a été rapportée par ceux qui étaient alors des

enfants, a-t-elle vraiment eu lieu, étaient-ils vraiment témoins? En tout cas, à genoux ou pas, le pardon demandé fut refusé. On verra un peu plus loin quand et comment il fut accordé.

André fit une grande partie de la guerre sur le front comme brigadier au 86° Régiment d'Artillerie lourde. Sa famille vécut la plupart du temps à Paris, proche de sa cousine, une nièce de sa mère, Adrienne NOËL.

Retourné au Chili en 1917, la correspondance avec ses frères et sœurs se poursuivit. Dans une lettre de 1931 à Gabrielle, sur papier pelure, dans une dactylographie très serrée – c'était le début de l'Aéropostale – André ne parle pas de sa femme dont il était certainement séparé depuis plusieurs années mais donne des nouvelles des enfants. Adrienne venait de perdre son travail de fonctionnaire pour cause de réductions budgétaires et d'entrer à la Légation de France où elle est secrétaire de notre Consul. C'est une bonne place tant au point de vue prestige qu'appointements. Miguel, lui, fait son service militaire, comme aspirant, dans un régiment de Santiago, car, en somme, pour le Chili il est Chilien, et pour la France, il est Français. Il semble que la question se soit posée un peu avant du retour en France de Miguel, qui aurait renoncé à la citoyenneté chilienne et aux obligations militaires correspondantes. Mais Miguel a opté pour rester Chilien et Français: Je n'ai pas voulu l'en empêcher. Quant à Charles, les nouvelles ne sont pas bonnes, il avait un portefeuille (d'assurances sans doute) dont il ne pouvait plus s'occuper: son état me cause de graves inquiétudes... Enfin à la grâce de Dieu. Et la lettre se termine ainsi:

*Si autrement tout va bien un peu de - :
"struggle for life" c'est tout !!! Et chup toi ;
J'ai de bonnes nouvelles par Jacques. Embrasse
bien Gabrielle et les enfants pour moi et mon
souvenir à M^m attribats.
Bonne nuit. Ton père dévot
André
Inutile de parler de tout ceci à papa.*

On peut déduire du P. S. que les relations entre André et son père ne devaient pas être sinon excellentes, du moins fréquentes.

Quelques années plus tard Miguel vint faire son service militaire en France, *bien que ce soit facultatif* avait dit son père. Il fit la connaissance de son grand-père et de toute la famille, il vint même à Habas, chez les Destribats, et grava son nom sur le tronc d'un tilleul. Depuis le tilleul a disparu. Lui aussi.

5 – L'héritage

André vint en France en 1937, en tant qu'envoyé spécial du journal pour lequel il travaillait régulièrement, le *Mercurio*, mais aussi, bien sûr, pour recueillir sa part d'héritage. Les détails de ce dernier nous sont bien connus, en particulier par les «archives» conservées par Gabrielle et sa correspondance avec son fils Alfred qui la conseillait. On en verra un peu plus loin quelques extraits. Il y a également beaucoup d'informations dans les archives Ducos. Le commerce d'Alfred TAJAN avait certainement eu des années florissantes et il avait hérité d'un patrimoine immobilier important, Dominique, son père, achetant chaque fois qu'il le pouvait des maisons dans son quartier, la seule exception géographique était la Villa Gabrielle - que l'on appelait aussi la Campagne - qui en était distante d'un à deux kilomètres.

A sa mort Alfred avait donc cinq héritiers dont deux, Jacques et Pierre étaient déjà associés au commerce. Devant la complexité du problème tenant

aux valeurs très différentes des différents immeubles on fit procéder à des expertises. Elles donnèrent les résultats figurant dans le

<u>RECAPITULATION</u>	
Immeuble Rue d'Espagne -----	260.000 f.
5 et 7 Rue de Luc -----	35.000 f.
13 Rue de Luc -----	110.000 f.
15 Rue de Luc -----	180.000 f.
Garage Rue de Luc-----	10.000 f.
Villa "Gabrielle" Au Arènes -----	150.000 f.
	<hr/>
TOTAL	745.000 f.
Ecole Libre	25.000 f.

tableau ci-dessus, Alfred TAJAN était donc, toutes proportions gardées, un homme riche. L'actif net de sa succession ressortait à de 945 054,76 francs valeur 1937, la part de chacun s'élevait donc à 189 010,95. Au vu de la valeur des immeubles aujourd'hui, ce montant de près d'un million de francs 1937 doit être multiplié par 250 à 300 pour être exprimé en Euros 2007 (à titre d'exemple, l'immeuble des 5 et 7 rue de Luc, estimé 35 000 anciens F par l'expert de la succession a été vendu il y a une dizaine d'années 850 000 nouveaux F, soit 120 000 Euros). On arriverait ainsi à une contre-valeur pour l'ensemble de l'héritage tournant autour de 3 millions d'Euros 2007.

Il y eut bien sûr quelques problèmes à résoudre vu la difficulté d'équilibrer les lots, les besoins et les souhaits particuliers. C'est ainsi qu'écrivit Gabrielle à son fils : *En principe Antoinette aurait voulu donner les 80 000 francs pour avoir toute la maison (le 62) mais ayant eu la réponse de son notaire il lui est en ce moment impossible de nous désintéresser* et elle ajoute que *Gaston va faire une combinaison par étages*. Comme on verra le 62 fut donc partagé.

Une lettre de Gabrielle nous informe qu'une autre discussion porta sur la valeur de la maison occupée par Pierre TAJAN, rue de Luc, où des travaux avaient été faits et financés par Madame Hourcade, sa belle-mère qui, malade, était venue y habiter. L'expert n'en avait pas tenu compte. Ce fut corrigé et *Pierre a dit à Margot que ce n'était pas son caractère de réclamer ainsi mais qu'il avait été obligé de le faire*. On peut deviner qui l'avait poussé.

La lettre de Gabrielle du 28/1/1937 rapporte la fin de l'épisode : *Ci-joint la réponse de l'expert, il s'excuse de son erreur, d'ailleurs en lisant tu seras renseigné. De ce fait je me trouve diminuée de 5000 francs... Gaston n'est pas content et Jacques aussi est lésé. Pierre qui m'a parlé de cela ne veut à aucun prix accepter cette diminution de 20 000 francs.*

Dimanche ils viennent à la campagne pour régler cette question afin d'écrire à André.

Trois fait par Gaston me se basant
sur les loyers et l'estimation faite par
l'expert -

Part d'André

19 rue de Lue	110.000	
Ecole des Frères	28.000	
Chés (22.000 + garage 10.000)	42.000	180.000

Part Gabrielle

5 et 2 rue de Lue	35.000	
1 ^{er} étage au 62	32.500	
3 ^{er} étage au 62	49.250	
4 ^{er} étage	23.000	
Chés	34.250	180.000

Part de Jacques

les 2 magasins au 62	92.000	
2 ^{er} étage au 62	49.250	
Garage au 13 et 15 (ou 14)	10.000	
Chés (sans garage - 33.250)	29.250	180.000

Part de Marguerite

Ville Gabrielle	150.000	
Chés	30.000	180.000

Part de Pierre

15 rue de Lue	180.000	180.000
---------------	-------	---------	---------

Tout ceci ne devait pas être très grave et la réunion à la Villa Gabrielle permit d'aplanir les différends. Gaston DUCOS, alors en permission, œuvra avec doigté et un sens reconnu de l'arithmétique, il aboutit à la répartition reproduite ci-contre qui servit de base au notaire pour sa mise au point finale, Gabrielle recopia ce document et l'envoya à son fils.

André vint donc en France quelques mois plus tard, reçut sa part, vendit l'immeuble qui lui revenait et revint au Chili. Il menait alors une double vie et une partie des fonds servit à installer son deuxième foyer. Sa fille Adrienne devait évidemment s'en douter et, quand elle vint en France quarante ans plus tard, elle fit part à ses cousins bayonnais, notamment à France DUCOS, de sa méconnaissance sur la répartition de la succession de son grand-père. Le compte bancaire d'André, dont elle avait retrouvé le numéro, avait été vidé aussitôt après avoir été crédité en 1937 ou 38, le notaire lui adressa les documents relatifs à la succession. Tout ceci dû mettre un peu d'humeur dans les conversations mais, tout éclairci, le 4 janvier 1979, Adrienne écrivait à France une lettre qui commençait ainsi :

Ma chère France, bien reçu ta lettre ainsi que le document annexé. Affaire close. Je ne tenais pas du tout à remuer cette question, je m'excuse de t'avoir tracassée avec ceci. Merci quand même.

Tout était donc clair ou redevenu clair.

Nous retiendrons de ces différentes étapes que le partage définitif se fit dans le sens suivant :

- A André un maximum de liquidités équivalentes aux immobilisations des autres frères et sœurs, afin de pouvoir les acheminer facilement au Chili où, avec ou sans soultes, ils furent investis à sa convenance personnelle.
- A Gabrielle la plus grande partie de la rue de Luc, mais à l'exception de la plus valorisée.
- A Jacques la plus grande partie de la rue d'Espagne, avec obligation de liquider une soulte auprès de son aîné.
- A Marguerite la Villa Gabrielle, tous ses souvenirs et un petit pactole pour son entretien.
- Enfin à Pierre, le benjamin, la plus belle part de la rue de Luc, déjà embellie par ses soins.

Parallèlement Jacques et Pierre continuaient à assurer la charge du magasin. Bernard et Manel leur succédèrent plus tard, alors que Francis se consacrait à une société de pêche *La Morue Française* qui lui venait de sa mère.

6 – La matriarche



Marie TAJAN, la grand-mère, était née DOUSDEBES, d'une famille de cinq enfants, Louis DOUSDEBES était son frère et Gabrielle LEPAPE sa sœur, les deux plus jeunes qu'elle. Nous les rencontrerons, respectivement sur les bords de la Nive et rue de Luc et pouvons les retrouver dans les Arbres généalogiques en Annexe. Le père de Marie était Adrien DOUSDEBES et sa mère Emilie LECOMTE. C'étaient des grands voyageurs et les circonstances voulurent qu'Emilie, enceinte, traversa l'Atlantique pour rejoindre son mari qui s'installait au Mexique. Le voyage fut long et le débarquement à Veracruz retardé par une tempête. Un peu après Emilie, remise de ses émotions et dans la chaleur du foyer conjugal, accoucha de Marie. C'était en 1849. Les affaires ne se passant pas sans doute comme ils



voulaient, ils revinrent en France quand Marie avait dix ans et habitèrent Paris. Le portrait de la page précédente nous la représente à l'âge de 4 à 5 ans et son front volontaire marque déjà un tempérament affirmé. Nous en avons déjà eu des aperçus.

Le père d'Alfred TAJAN, Dominique, avait de son côté débarqué à Bayonne venant d'Arné dans les Hautes-Pyrénées en 1835, son commerce le conduisait en plusieurs lieux de la région jusqu'en Espagne. Il habitait au 73 rue d'Espagne et avait son atelier, ou un de ses ateliers rue de Luc. Gabrielle DOUSDEBES, (la sœur d'Adrien qui avait fait un séjour au Mexique) tenait commerce, une sorte d'épicerie, avec sa mère, Marie DOUSDEBES née PARDEILHAN-MEZIN², au 62. Les futurs époux n'eurent donc pas de mal à se rencontrer, ils habitaient en face l'un de l'autre. La photo ci-contre nous montre la façade du 73 vue depuis le 62, l'aménagement a évidemment beaucoup changé. Si l'on songe par ailleurs que plus tard le fils unique de Dominique TAJAN et de Gabrielle DOUSDEBES, Alfred, épousa sa cousine germaine (Marie, la mexicaine), on ne peut qu'être frappé du fait que l'Amour que l'on prétend aveugle, a été dans le cas de notre famille

pendant deux générations plutôt atteint de myopie, ce qui n'empêcha pas les intéressés d'être parfaitement heureux. Le mariage d'Alfred et de Marie eut lieu à Paris en novembre 1875 et Marie DOUSDEBES, devenue TAJAN, vint habiter Bayonne qu'elle connaissant à peine.

Marie TAJAN est morte en 1929 et nous a laissé un témoignage extraordinaire, sa Lettre d'adieux. Le document dont nous disposons est probablement une copie. Certains trouveront peut-être indiscret de la reproduire, pourtant elle nous était destinée comme à beaucoup d'autres avant nous. C'est en effet tout sauf une lettre confidentielle et elle l'a voulue ainsi. Cette lettre fut donc à l'époque, sinon diffusée, du moins largement évoquée, certainement avec respect et tendresse, puis complètement oubliée. Nous

² Les PARDEILHAN-MEZIN, comme les DOUSDEBES étaient une vieille famille bayonnaise. Nous devons à François DUCOS, co-auteur de ces pages d'avoir découvert que les PARDEILHAN-MEZIN au début du XIX^e faisaient partie d'un réseau de soutien au mouvement carliste.

allons en citer plusieurs passages, qui nous permettront de retrouver la rue d'Espagne, ses habitants et ses proches voisins et de mieux faire connaissance avec notre arrière grand-mère commune.

Les cercles d'affection de Marie TAJAN

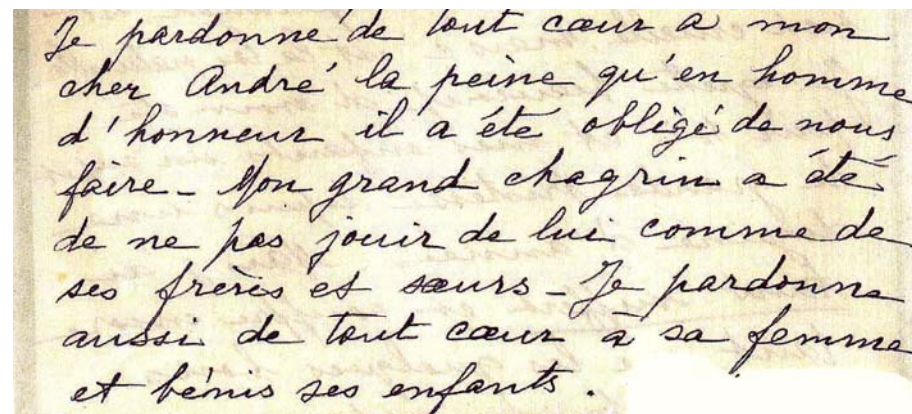
La lettre (reproduite in extenso en Annexe) se présente comme des cercles concentriques. **Le centre** est occupé par Alfred, c'est une longue et très tendre adresse à son mari.

Le premier cercle est constitué par les enfants, *les bons fils en premier qu'elle remercie pour le bonheur qu'ils nous ont toujours procuré* (Jacques et Pierre) et elle enchaîne tout de suite sur André dans des termes qui en disent long : elle pardonne, reconnaît qu'il a agi en «*homme d'honneur*». Elle distribue généreusement ses pardons mais n'en demande pas et pourtant un fort sentiment de culpabilité est présent dans toutes ces lignes.

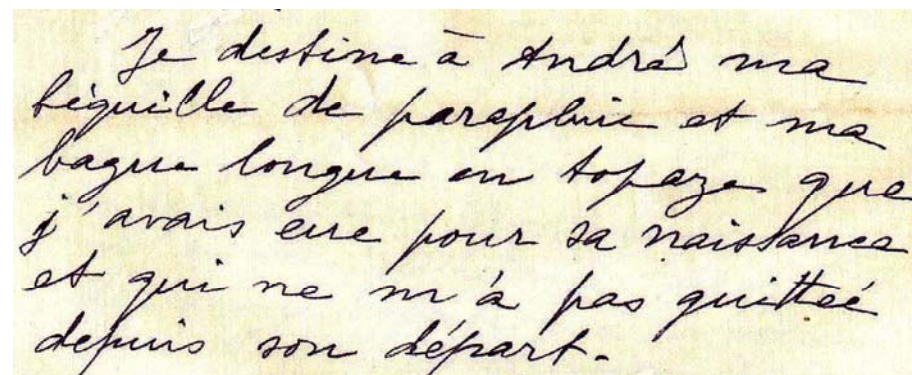
Plus loin, dans la répartition de ses biens personnels elle écrit les lignes ci-contre :

Il y a un côté surréaliste dans cette histoire de *béquille de parapluie* dont on aimerait bien savoir ce qu'elle est devenue, et d'extrêmement attendrissant dans le don de la bague. Cette femme, notre pauvre grand-mère, s'est mise à porter au départ d'André le bijou que lui avait donné son mari à la naissance de ce dernier.

André était certainement dans un sens son préféré. Parce que pécheur à ses yeux et suivant la morale du temps ? Ce geste n'était-il pas aussi pour elle une forme d'expiation, comme autrefois les pénitents portaient un cilice, pour expier la dureté qu'elle avait



Je pardonne de tout cœur à mon cher André la peine qu'en homme d'honneur il a été obligé de nous faire - Mon grand chagrin a été de ne pas jouir de lui comme de ses frères et sœurs - Je pardonne aussi de tout cœur à sa femme et bénis ses enfants.



Je destine à André ma béquille de parapluie et ma bague longue en topaze que j'avais eue pour sa naissance et qui ne m'a pas quittée depuis son départ.

manifestée à son égard. Il y aurait un roman à écrire sur Marie Dousdebès, née à Mexico, épousant son cousin, pleurant son fils et surtout pleurant sur elle-même.

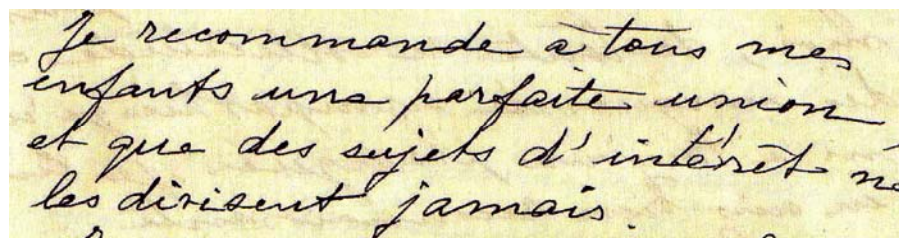
Poursuivons, toujours dans le premier cercle.

Viennent ensuite les filles et les belles-filles. Il y a bien sûr un aspect convenu dans cette lettre d'adieux mais on sent parfois une vraie attention, notamment vis-à-vis de sa belle-fille Antoinette qui habitait au 62 et qui l'avait soignée dans sa longue maladie. Avant de quitter le cercle des enfants - au passage les petits enfants sont évoqués on remarquera l'exhortation finale, toujours valable, et largement exaucée. Elle est reproduite en bas de page.

Dans **le deuxième cercle** on rencontre son frère, Louis DOUSDEBES et sa sœur Gabrielle, veuve d'Hippolyte LEPAPE. Leurs enfants ne sont pas oubliés.

Le **troisième cercle** est consacré aux belles-familles de Jacques et Pierre, le **quatrième cercle** est pour ses amis et amies dont elle cite quelques noms.

Le **cinquième cercle**, enfin, nous fait rencontrer le personnel domestique : Marcelline, dont trente ans plus tard parlaient encore avec émotion les cousins qui l'avaient connue, Yvonne, Catherine et Marthe. Enfin, sorte de **sixième cercle** mais d'une autre nature, il est recommandé à Alfred de ne pas oublier ses *œuvres sans oublier les Filles de la Croix*. Ceci nous conduit naturellement à évoquer la grande piété de Marie. Sa lettre est placée sous l'invocation de la petite Sainte Thérèse, elle était malade depuis plusieurs années et l'attaque qui lui fut fatale eut lieu dans l'escalier de la rue d'Espagne en revenant de la première messe à la cathédrale...



Je recommande à tous mes
enfants une parfaite union
et que des sujets d'intérêt ne
les divisent jamais.

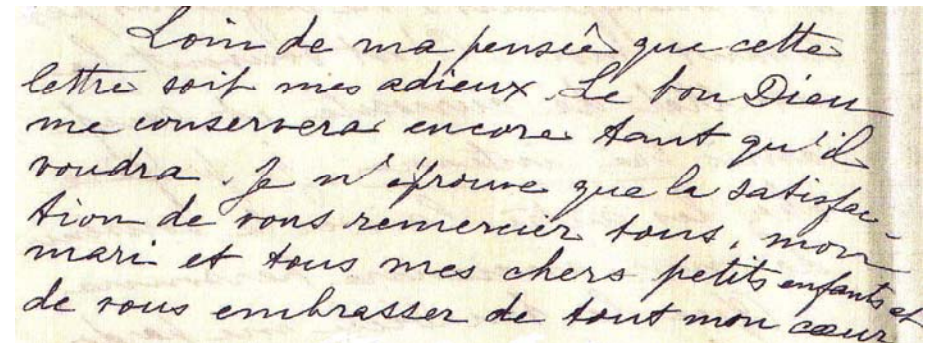
Qui était Marie ?

Aucune des personnes ayant participé à la rédaction de ces pages n'a qualité pour porter un jugement sur quiconque, et encore moins sur leur ancêtre. Les lecteurs non plus, d'ailleurs. Et pourtant, sans juger, comment ne pas essayer de comprendre, quitte à déborder un peu ?

Le premier trait de caractère qui frappe est sa volonté, sa fierté et son autorité. Le ton général de la Lettre ne trompe pas. Ce n'est pas une lettre d'adieux, c'est davantage une remise de décorations, avec encouragements et recommandations au passage. Elle pardonne mais ne demande pas pardon. Elle ne se pardonne pas non plus à elle-même. Tout ça, c'est une affaire entre Dieu et elle. Le fait qu'elle soit issue d'une dynastie de commerçants y est peut-être pour

quelque chose, il lui a manqué sans doute un peu de générosité de cœur vis-à-vis de son fils André mais la générosité n'est pas une vertu commerçante. Pardon, grand-mère, de ces impertinences, nous sommes peut-être pires.

Elle avait l'excuse d'être de son temps et de son milieu : le commerce était une bagarre incessante, un sou était un sou, il y avait les cléricaux et les anticléricaux, elle était du côté des premiers, un peu bigote sur les bords, les vertus familiales étaient au-dessus de tout, les transgresser excluait...



Loin de ma pensée que cette
lettre soit mes adieux. Le bon Dieu
me conservera encore tant qu'il
voudra. Je n'éprouve que la satisfac-
tion de vous remercier tous, mon
mari et tous mes chers petits enfants et
de vous embrasser de tout mon cœur

7 - Les deux lettres

Nous ne savons pas si André eut connaissance de la Lettre d'adieux et du pardon de sa mère. On peut en douter car aucune référence n'y est faite et André dix ans après continuait à demander pardon à ses parents. Pourtant cette lettre lui était tout spécialement destinée. Ce qui frappe, et cette constatation va nous guider bien imprudemment vers un exercice périlleux, c'est la différence de style. La Lettre de Marie est une composition littéraire, celle d'André un cri. Les deux sont, si on ose dire, baignées de larmes, la première de circonstance quand on doit sentir la fin s'approcher, la seconde d'émotions spontanées. La lettre d'André est un cri d'amour pour son père bien sûr, mais aussi pour sa ville, les promenades de sa jeunesse, les gens qu'il avait connus trente ans plus tôt, les notables, religieux sans doute, que fréquentait déjà son père... Dans les deux lettres il y a un «cortège», *les Guichot, les Lassere, les Darrigrand...* chez André, aucun de ces noms ne se retrouve dans la lettre de sa mère. Ceci peut se comprendre facilement mais l'impression reste que la lettre d'André est la recreation d'un monde, d'un monde qui n'existait plus et qui, peut-être, n'avait jamais existé tel.

Ces gens-là s'aimaient bien et s'en rendirent malheureux, ils s'aimaient bien mais à leur manière, un peu fermée pour Marie, un peu rêveuse pour André. Alfred, au milieu, devait temporiser, et calmer les esprits. Il régnait, elle gouvernait.

Intermèdes familiaux et géographiques

... lettre de François Ducos

à Francis Tajan

Le Vieux Bayonne et la Villa Gabrielle entre deux guerres : Marie Berthe raconte...

Cette « interview » a été conduite récemment par François Ducos dont les interventions apparaissent en italique.

A propos des logements de la famille à Bayonne

– L'oncle Pierre et tante Gracie ont hérité du 15, rue de Luc, mais ils y habitaient depuis longtemps lors de la succession d'Alfred. Ils y ont toujours habité après leur mariage. Ils logeaient au 1^o étage en haut de l'escalier extérieur en pierre et au 2^o étage avec Mme Hourcade ; le 3^o était loué. Mme Hourcade (héritière des Légasse et de la « Morue Française ») obligeait sa fille à faire un deuil très rigoureux après la mort de Maurice; comme chez les Basques les femmes ne devaient pas sortir de la maison pendant le deuil et elle était très superstitieuse – le matin, si les volets d'une certaine fenêtre, en face, dans la cours, étaient ouverts, c'était bon signe et la journée allait être bonne (ou l'inverse). Elle a vraiment poussé à bout sa fille Gracie. Du coup, tante Gracie, devenue très pieuse obligeait l'oncle Pierre à se lever la nuit pour faire certaines prières. Et l'oncle Pierre, malgré ça, a toujours été très gai, jovial et farceur avec nous.

Nous (les Jacques) on a vécu un temps au 3^o étage avant d'aller vivre au-dessus du Magasin, mais j'étais petite. C'est Grand-mère, après la naissance de Bernard et avant 1925, qui nous a fait déménager car maman lui faisait ses soins tous les jours.

– Le 62, rue d'Espagne : Grand-père et Grand-mère habitaient au 3^o étage et la moitié du 4^o leur était également réservée. C'est là que s'installa Miguel au cours de son séjour à Bayonne pendant l'Hiver 1933. Le 1^o étage était loué, d'abord à Mme Capbreton puis à Mr et Mme Ségur (juge à Bayonne). Au 2^o c'était nous, les Jacques, avant nous je ne sais pas. Tante Gaby est venue d'Habas, s'installer avec ses 2 filles (Marie et Malou), après la mort d'Albert, les garçons étaient déjà partis (Frédot, marié et Loulou étudiant à Bordeaux). Tante Gaby tenait le ménage de ses parents car Grand-mère était déjà très fatiguée. Marie était la plus gâtée car elle faisait de terribles crises d'asthme.

– La Villa Gabrielle, on y restait tous pendant tous les étés (de mai à septembre octobre). Des fois on était 20, 25 à table. Marcelline se chargeait de tout, mais il y avait d'autres femmes de ménage. Marcelline, elle parlait Basque alors quand les marchands ou les paysans venaient directement vendre leur bétail, c'est Marcelline qui négociait et elle touchait le « sous du franc » (5 %) directement des vendeurs. Grand-mère le savait mais elle fermait les yeux. Elle achetait des veaux sur pied, et des canards, des poules, des lapins, toujours par douzaines...
Nous les filles on allait encore à Sévigné avant les vacances, mais ça nous était égal parce que le trajet entre la rue d'Espagne et Sévigné était à peu près équivalent à celui de la Villa Gabrielle à Sévigné (rue Darracq). Mais les garçons, ils râlaient parce que du Magasin ils étaient à côté de St Louis de Gonzague. *J'ai demandé à Marie Berthe si c'était vrai que Dominique Tajan à la construction de la Villa Gabrielle avait oublié la cuisine dans les plans. C'est tout à fait possible, tu sais l'arrière du rez-de-*

chaussée, cuisine, laverie, salle-d'eau, etc...c'était le domaine des domestiques et nous on n'y allait pas trop. Sauf la fille de l'oncle Louis (Adrienne ou Marguerite, je ne sais plus), qui y était allée et une vitre s'était brisée et du coup elle est devenue borgne. *Marie Berthe raconte alors une dizaine d'anecdotes sur la Villa Gabrielle et les cousins.*

A propos du séjour de Miguel à Bayonne (1933)

Miguel était venu en France pour faire son service militaire, car il était aussi français, mais comme il l'avait déjà fait au Chili, comme officier, l'armée n'a pas voulu le lui faire faire comme simple soldat et il a tout de suite été libéré. Peut-être c'est ce qu'il voulait, car c'était un malin...C'est l'armée qui lui avait payé son voyage (le retour c'est Grand-père qui le lui a payé). Il n'avait pas beaucoup d'argent et c'est Grand-père qui lui donnait un peu d'argent de poche...A moi, il me donnait des bonbons et un jour j'ai découvert qu'il les fauchait à l'étalage des magasins et je lui ai fait remarquer. Il m'a répondu : « Je croyais que si ils les laissaient dehors à la portée de tous, c'était pour se servir. Au Chili quand on veut garder ses marchandises, on les protège. » C'était un malin et il avait parfaitement compris, mais quand il biaisait l'argument suprême était : « Au Chili, on fait comme ci ou comme ça ».

Miguel avait l'habitude, *comme tous les membres des bonnes familles sud-américaines*, de se doucher tous les jours, aussi, rue d'Espagne, les commodités ne le permettaient pas. On avait un « tube » et Marceline nous versait l'eau à peine tiède un certain nombre de fois par mois, les uns après les autres...*Ca ne convenait pas du tout à Miguel, qui n'était, sans doute, pas du tout prêt à exhiber sa virilité devant Marcelline. Il avait donc instauré une nouvelle routine personnelle, qui ne convenait pas du tout à Marcelline.* Dès son réveil il descendait du 4°, poussait Marcelline hors la cuisine et montait sur l'évier dans le plus simple appareil pour se « doucher », en s'aspergeant à l'aide de l'eau du robinet. Marceline s'était plainte à Grand-père, mais il laissait faire...Grand-père laissait toujours faire. Il ne disait rien, il était gentil avec nous.

Tu me poses des questions sur Miguel, mais je ne me souviens pas trop, lui c'était un jeune homme de plus de 20 ans et moi une gamine qui ne l'intéressait pas...Mais il était très gentil... *J'ai demandé à Marie Berthe si c'était vrai que Miguel avait cafté auprès de Grand-père qu'il l'avait vue jouant au poker dans un bistrot.* Qui t'a raconté ça, jamais de la vie, j'étais une gamine... *J'ai insisté : «Tu n'as jamais joué au poker ?».* Si, mais pas à Bayonne...

Quand il est arrivé Miguel parlait très mal le français mais Grand-père lui a payé des leçons particulières et à la fin de son séjour, il parlait très bien. Une fois il avait dit à Marie : «Tu as un beau nichon». Il voulait dire : «Tu as un beau chignon». Et Marie était offusquée, elle ne voulait plus lui parler. A l'époque il ne fallait pas dire ce genre de choses à Marie. *J'ajoute, à titre personnel, une anecdote que m'avait racontée l'oncle Pierre. Voyant une photo de cérémonie de décoration de l'oncle Pierre sur son bureau, Miguel s'était exclamé : « Mais alors, mon oncle vous êtes un con-décoré ».* Après un court moment de stupéfaction, l'oncle Pierre, avait compris l'hispanisme involontaire de Miguel (*Un condecorado...*) et beaucoup ri...

Une dernière, mais ne m'en demande pas plus, je n'en ai plus... A la Villa Gabrielle tous les enfants voulaient le croûton à table et se dépêchaient d'arriver les premiers pour le réserver. Miguel, tranquillement, nous annonce un jour : « Je ne suis pas pressé, j'ai léché le croûton ». Ecoeuement des cousins et étonnement de Grand-père de constater en distribuant le pain que personne ne réclamait le croûton comme à l'accoutumée et que Miguel, beau seigneur déclarait : « Puisque personne n'en veut, je vais me sacrifier »...

Autres anecdotes de Marie Berthe sur les séjours à la Villa Gabrielle.

Sur France et Marie Berthe : *Marcelline lorsqu'elle devait tuer une poule pour le repas du dimanche, appelait toujours France et Marie Berthe, car elles aimaient beaucoup le spectacle. A la sortie du poulailler, le long du mur du fond du verger, on s'installait par terre chacune à l'endroit qu'elle prévoyait pour la fin de la course de la poule décapitée et les paris étaient ouverts. Puis Marcelline allait chercher la pauvre poule, désignée par le sort, dans le poulailler et procédait à la décapitation puis lâchait la poule qui venait achever sa course au plus prêt de l'heureuse élue du jour... C'était peut-être cruel mais c'était comme ça, ajoute Marie Berthe.*

Sur Paul et Manel : Un jour ils voulaient se venger de Ginette qui était très cafteuse et les avait dénoncés... Il la firent monter de force sur les platanes du fond du jardin (là où on mettait les voitures) avec une échelle... Les platanes étaient taillés pour que les branches s'entremêlent et les deux rangées de platanes constituaient une sorte de balcon, on pouvait passer de l'un à l'autre, mais Ginette ne pouvait pas sauter. Ginette était restée plusieurs heures à pleurer et les domestiques avaient pris fait et cause pour Paul et Manel et disaient en passant : « Tu n'avais qu'à pas cafter ! ». Finalement quelqu'un est venu prévenir tante Margot qui a délivré sa fille chérie.

Le fantôme Flan : Paul et Manel, avaient préparés la mise en scène suivante pour faire peur à tante Margot très émotive et naïve pour ce genre de choses : ils avaient pris un grand drap et des chaînes et l'un d'eux s'était approché discrètement de tante Margot en disant : « Oûûh, je suis le fantôme Flan... » Malheureusement enveloppé dans son drap, le « fantôme » n'avait pas vu que l'oncle Gaston était à proximité, je ne sais plus lequel des deux était sous le drap mais l'autre lui faisait des signes désespérés pour le prévenir de la présence de Gaston, mais trop tard, le pauvre fantôme reçut un énorme coup de pied au derrière de la part de son militaire d'oncle ou père qu'il n'était pas prêt d'oublier. « Voilà ce que j'en fait, moi, du fantôme Flan » *aurait dit le futur Colonel.*

Marie Berthe aurait bien voulu faire partie de la bande à Paul et Manel et elle les avait priée de l'incorporer dans leur club fermé. Manel m'a dit : « On t'acceptera le jour où tu pourras pisser comme ça » et, joignant le geste à le parole, il se soulagea

aussitôt sur le mur de la Villa Gabrielle...Je ne me suis pas dégonflée et le lendemain je les ai convoqués et je leur ai démontré que je pouvais dorénavant faire partie du « club ». *Que Marie Berthe se rassure, elle ne fut pas la seule. Une génération après, la même expérience fut répétée avec Marie-Claude Ducos.*

Une dernière sur Paul et Manel, mais celle- là c'est mon père qui me l'avait racontée. Paul et Manel aimaient bien de temps en temps aller boire en cachette un petit coup d'armagnac de la grande bouteille qui se trouvait dans l'armoire de la salle-à-manger. Grand-père ou Grand-mère devaient trouver que la bouteille descendait trop vite et s'en étaient ouvert aux parents. Ils avaient décidé, ensemble, de faire au crayon une marque sur l'étiquette après chaque distribution officielle. Paul et Manel avaient immédiatement découvert la manœuvre et effaçaient eux-mêmes la marque au crayon pour la reporter plus bas après leur auto-distribution officielle. Pour piéger les maraudeurs, le Capitaine Gaston Ducos, fort de son expérience militaire, avait proposé de retourner la bouteille avant le marquage désormais officiel mais non public et lors du larcin suivant les deux cousins n'y virent que du feu et pensèrent que le marqueur s'était trompé dans la hauteur de son trait...ils s'envoyèrent une rasade d'autant plus importante qu'il pensaient tout danger écarté et en furent pour leurs frais...

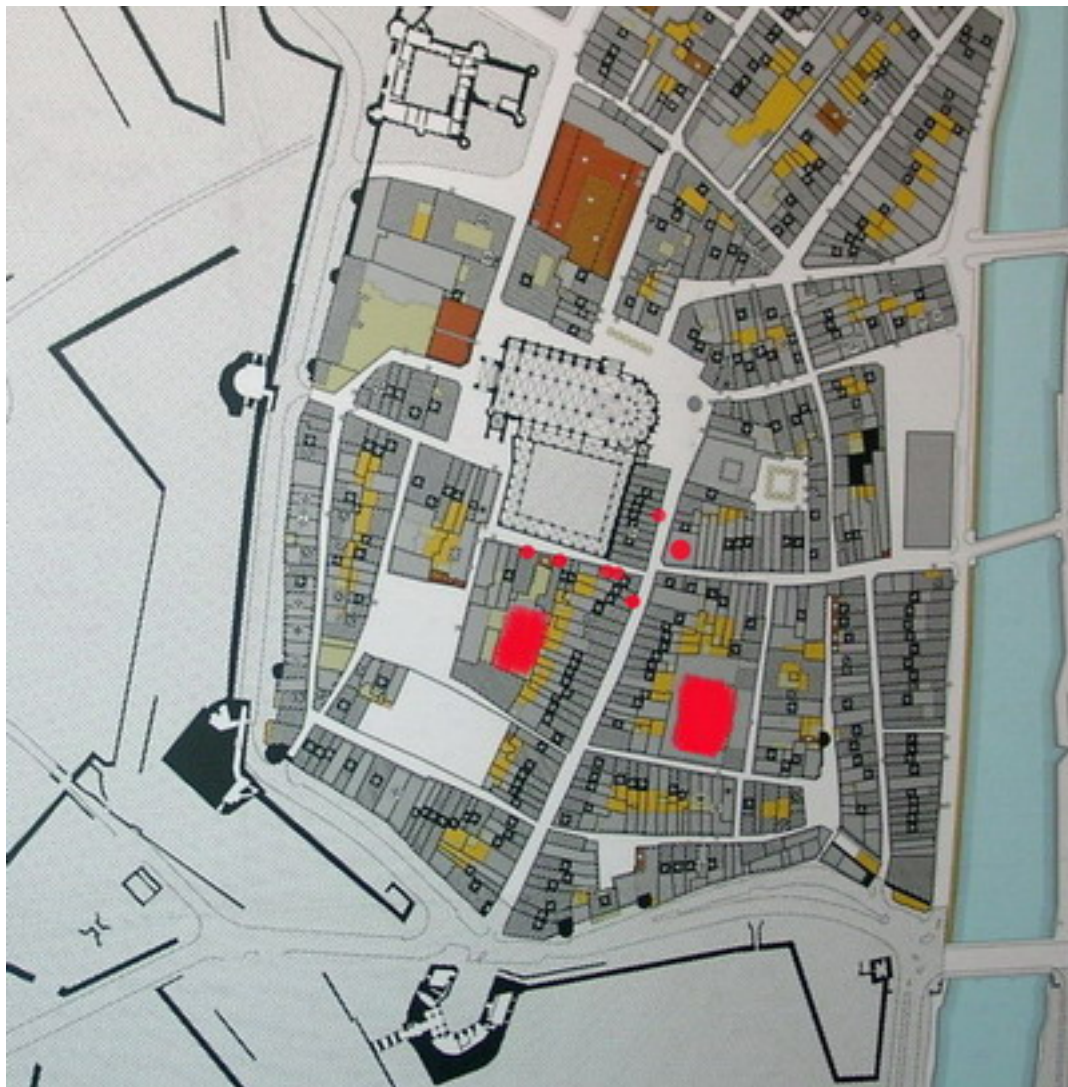
Sur Marie et Bernard :

Ils avaient 10 ans de différence, ils ne formaient donc pas un couple comme Paul et Manel, mais Marie Berthe laisse entendre que Marie avait la réputation d'être la « bonne élève de la classe » et de vouloir régenter ses plus jeunes cousins. Toujours est-il qu'elle nous raconte deux histoires bien typées, qui se sont vraisemblablement passées plutôt rue d'Espagne qu'à la Villa Gabrielle...

Marie avait dû rapporter quelque action « limite » du gamin turbulent qu'était Bernard à Grand-père qui s'était senti obligé, contre son habitude, de le gronder pour ne pas perdre la face devant Marie. La remontrance devait se passer entre hommes dans un aparté salubre, mais Marie attentive, était dans la pièce voisine proche de la serrure de la porte pour ne pas perdre une minute de la scène. Bernard devait s'en douter, aussi en passant près de la serrure, de l'autre côté de la porte souffla-t-il très fort à travers la serrure, après s'être fait remonter le bretelles. Marie reçut toute la poussière accumulée depuis des années dans l'œil sans pouvoir, bien sur, se plaindre à qui que ce soit...

De la même façon et avec les mêmes personnages, sans doute pour les mêmes raisons, est-il question d'un livre balancé à travers le salon par Bernard à Marie mais esquivé par cette dernière qui finit sa course sur un plâtre posé sur la cheminée, pulvérisé en mille morceaux. Mais Grand-père n'a rien dit. Je te l'ai déjà dit, Grand-père ne nous disait rien, il était très gentil avec nous. Il était très gentil avec tout le monde.

Premier intermède géographique : Des Pavés de la rue d'Espagne aux Vallées Chiliennes



La quasi-totalité des propriétés immobilières des Tajan à Bayonne - objets de la succession d'Alfred - avaient déjà été acquise du vivant de Dominique. Les immeubles étaient tous pratiquement collés au Cloître de la Cathédrale (dans un rayon de quelques mètres) :

- Rue d'Espagne : au 73 (1^{er} domicile de Dominique), au 62 (Au Magasin, Dominique, Alfred, Jacques et ses enfants), et un temps au 47, dans un petit immeuble, qu'habitèrent le Colonel Gaston Ducos et sa femme Marguerite avant d'aller occuper l'Allemagne.

- Rue de Luc : 15 (Pierre), 13 (Gaby), ainsi que 7, 5 et un garage.

- Puis à peine plus loin la cours de l' « Ecole Libre » - école qui avait fait l'objet d'une donation d'Alfred aux Frères - et celle, rue d' Espagne, de St Louis de Gonzague qui ne fit jamais partie du patrimoine familial mais où tous les cousins du sexe masculin furent élevés.

L'oncle Pierre avait colonisé la rue de Luc qu'il considérait un peu comme sa propriété personnelle et François Ducos se souvient que lorsqu'il répondait gentiment à des vœux envoyés de la lointaine Argentine à son adresse précise (Monsieur Pierre TAJAN - Consul de Belgique – 15, rue de Luc – Bayonne), il répondait : « Tu n'as pas besoin de t'embêter à écrire tout ça, tu écris: Pierre TAJAN Bayonne et ça m'arrivera, tu sais je suis très connu à Bayonne ». Et lorsque la Municipalité de Bayonne eut l'outrecuidance

de vouloir imposer un sens interdit rue de Luc, qui, bien évidemment, bouleversait les savantes manœuvres automobilistiques de l'oncle Pierre lorsqu'il rentrait sa 2 CV au garage, il décida que l'interdiction ne s'appliquait pas à lui et personne n'a jamais osé le verbaliser !

Mais reprenons notre promenade, l'autre important bâtiment construit par Dominique était, bien sûr, la Villa Gabrielle, située à « la campagne », à un kilomètre à peine des remparts de Vauban, dans le quartier, nouveau à l'époque, des Arènes:

On aperçoit, sur la photo, ci-contre, Gabrielle Dousdebès à qui la villa doit son nom et Mr. Huchon le serrurier de la rue de Luc qui participa à sa construction. Elle fut construite en toute simplicité par Dominique, lui-même, et certaines mauvaises langues prétendent que si la cuisine était un appendice extérieur au corps du bâtiment, c'est que Dominique l'avait complètement oubliée

dans son plan initial...Nous ne retiendrons évidemment pas cette version calomnieuse, mais plutôt l'évocation, que François Ducos en avait fait lors d'une visite récente du quartier des Arènes guidée par la Ville de Bayonne, à l'occasion des Journées du Patrimoine :



Certes la Villa Gabrielle ne fut pas dessinée comme ses voisines les Villas Marie-Madeleine et Marie-Antoinette par l'un des chefs de file de l'architecture néo-labourdine du début de siècle, Henri Godbarge, mais plus modestement par Dominique Tajan lui-même, voire, pas dessinée du tout mais simplement construite par un ingénieur-constructeur ami de notre aïeul, qui en était très fier. C'est malgré tout notre Villa Gabrielle si présente dans les souvenirs de quatre voire cinq générations et, malheureusement, bien malmenée aujourd'hui par l'administration qui l'habite...

Au début des années 60 on commença à l'amputer d'une partie de son jardin, avec les balançoires où les cousins de plusieurs générations avaient usé leurs fonds de culottes, puis les Ponts et Chaussées avalèrent le fond du verger pour remplacer le poulailler par l'actuelle rue Dubrocq...le poulailler où Marie-Berthe et France ouvraient des paris sur la distance parcourue par les poules après avoir été décapitées pour les repas des dimanches...Puis, après le décès de Margot la Villa Gabrielle fut vendue et le magnifique cèdre disparut au profit d'un effroyable bâtiment et d'un parking bétonné...

Mais de nouveaux bourgeons repoussèrent au plus près de la cicatrice, plusieurs membres de la Famille vinrent s'installer au plus près de la Villa Gabrielle:



-Marie-José Tajan-Bres, juste en face, elle emporta avec elle le portrait de Gabrielle qui peut ainsi continuer à contempler sa villa depuis la fenêtre.

-Marie-Claude Ducos-Delbos, précisément au droit de l'ancien poulailler, ce qui lui permet de surveiller la bonne marche du Trinquet Moderne tout à sa dévotion.

-Claudine Ducos plus haut sur la rue de Masure où elle avait suivi Ginette et France Ducos, un temps ses voisines.

Quant aux autres membres de la famille qui choisirent le Vieux Bayonne pour domicile, au plus près du Saint des Saints situé au croisement de la rue d'Espagne et de la rue de Luc (en pointillé rouge sur la photo aérienne, ci-dessus page précédente), nous trouvons, dans l'espace mais à différentes périodes, de :

-L'oncle Louis Dousdebès, contemporain d'Alfred, qui choisit le milieu de la rue Victor Hugo, au Nord-Est de l'épure, il pouvait à l'arrière de son appartement contempler la Nive.

-Puis l'encadrant, toujours rue Victor Hugo, Odile Ducos-Gouzon, au nord et Jacques Echinard, au sud.

-Un temps Malou Destribats-de Menditte choisit de contempler la Cathédrale depuis son abside au nord de la rue d'Espagne et c'est aussi la rue d'Espagne qu'avait retenue Renée Ducos pour sa retraite.

-Marie-Berthe Tajan-Echinard et François Ducos ont choisi de contempler la Cathédrale de face, ensemble, mais chacun de sa fenêtre, au centre nord de notre épure.

-Jean Ducos qui du haut des Allées Marines pouvait surveiller son bateau, prêt à appareiller pour la pêche.

-Enfin les descendants de Jacques dans le Saint des Saints, au-dessus du Magasin.

Le cercle s'était élargi, d'abord dans Bayonne, puis dans ses environs immédiats, certains eurent même l'audace de préférer Biarritz à Bayonne, d'autres revinrent aux sources dans les montagnes basques, d'autres encore s'éloignèrent jusqu'aux frontières

septentrionales de l'Aquitaine. Il s'agit de la tribu Destribats qui s'installa à Bordeaux. D'autres furent attirés par Paris, quelle famille française n'a pas un jour ou l'autre tenté une greffe dans la capitale ?

Puis telle l'onde progressant à la surface de l'eau certains frôlèrent l'Afrique et d'autres colonies mais ne s'y installèrent pas. Ce fut le cas de Loulou (Louis Destribats), notre Médecin Général, embrassant affectueusement tous les « jaunes » après les « nègres » finit sa carrière à Biarritz, face à la mer.

Une seule branche semble avoir durablement pris racine au loin et c'est bien évidemment dans la direction préférée de tous les migrants basques qu'il faut la rechercher : Amerika.

Un peu partout en Amérique il y a eu des éclaboussures de famille dans l'espace et dans le temps, en Argentine, en Uruguay, au Pérou, au Mexique évidemment, par deux fois, par trois fois, constamment...Mais c'est à ceux qui prirent racine au Chili et qui, rebondissant sur le Mur à Gauche de la Pelote Basque, se retrouvèrent en partie au Québec, que nous dédions les chapitres suivants.

Deuxième intermède géographique : Comment un ancien «Argentin» (François Ducos)

redécouvre le Chili

Pour illustrer les propos de ma lettre à Francis, ci-dessous en fin d'Intermède, j'ai reporté sur la carte jointe, qui date du début du XX^e siècle, notre voyage, fin 2005, entre le sud de l'Argentine et celui du Chili.

Partis de Buenos Aires, où j'ai retrouvé avec plaisir des amis, que je n'avais pas vu depuis 40 ans, comme si je les avais quitté la veille et constaté que la maison où j'avais passé la plus grande partie de mon enfance venait d'être démolie, nous nous sommes attardés quelques jours sur les rives du Lago Argentino au sud des Andes de Patagonie, au pied du magnifique glacier Perito Moreno. Puis nous avons pris le bus local jusqu'à l'extrême sud Argentin dans les mines de charbon de Rio Turbio. Là nous avons passé la frontière, à pied, ce qui m'a permis de constater que mes presque compatriotes, avaient conservé toute leur nostalgique fraîcheur, puisqu'il accueillent encore leurs voisins Chiliens en leur affirmant que les Malouines sont toujours Argentines. Nous avons pour compagnons de voyage un couple de britanniques de nos ages – très étonnés de découvrir une nouvelle version de leur histoire récente – mais d'autant plus discrets qu'ils craignaient peut-être...





d'être nationalisés Argentins à leur tour... J'ai pris la photo jointe à leur attention devant des militaires amusés...J'avais été bercé dans mon enfance par « l'hymne aux Malvinas » que nous chantions en chœur au lever des couleurs du drapeau Argentin dans la cours du collège et j'ai démontré aux gardiens de la frontière locale que j'avais conservé une excellente mémoire en leur interprétant le refrain !

Puis nous sommes descendus vers Puerto Natales sur la côte du Pacifique, d'où en bateau et à travers les magnifiques fjords du Sud Chilien nous avons rejoint nos cousins.

Pour en terminer avec la géographie locale, un extrait de la carte du Chili Central est présenté ci-contre où l'on pourra localiser à l'aide des points rouges, rajoutés par mes soins, quelques repères familiaux :

- Valparaiso, à coté de Viña del Mar, où André et sa famille vécurent après Concepcion.
- Santiago, la Capitale où ils vécurent le plus longtemps.
- Près de San Bernardo, « Los Alamos » le Haras de Patricio et Angelika da Forno dans le petitvillage de El Monte.
- Concepción, première étape de la famille d'André au Chili.
- Los Angeles résidence d'Adriana Tajan-Poo, où elle faillit s'évanouir à la réception de moncoup de fil de François Ducos.
- Puranque (près de Puerto Varas) résidence de Yolanda et Veronica.
- Puerto Varas, à coté de Puerto Montt, résidence du reste des enfants de Miguel et Yolanda :Andres, Loreto et José-Miguel.



Pedro Montt était président du Chili quand André y débarqua pour la première fois ; 3° Montt Président du Chili il était issu d'une grande famille d'émigrants allemands et ses ancêtres contribuèrent à faire venir de façon programmée des milliers de leurs compatriotes pour coloniser le Sud Chilien au XIX° siècle. Ils laissèrent une empreinte indélébile dans toute la région habitée aujourd'hui par nos cousins, empreinte qui se retrouve également de l'autre coté des Andes, en République Argentine, notamment dans la région de San Carlos de Bariloche. Aujourd'hui une excellente route relie les deux versants des Andes ; elle passe près du volcan Osorno que l'on peut voir de chez Andres, Loreto ou José Miguel, alors qu'en 1960 lorsque nous avons traversé les Andes, en voiture, en famille, nous avons emprunté une série de bacs dans un paysage, au demeurant, magnifique.



C'est donc à un « mariage » entre nos cousins « basques », largement minoritaires et les descendants des colons germano-chilien, largement majoritaires, que l'on assiste, des deux cotés, génération après génération et on ne s'étonnera pas de retrouver tous les jeunes d'aujourd'hui, Andres, Lukas, Nicolas, Catalina, Gabriela, Cristobal, Felipe sous l'uniforme du



collège allemand...

Lettre de François Ducos à Francis Tajan

Bayonne, le 5 janvier 2007.

Mon cher Francis,

Il y a quelques années, j'étais venu vous rendre visite, en accompagnant Michel Destribats, qui était descendu voir la famille à Bayonne. Tu avais du mal à t'exprimer, mais tu entendais tout et soudain, alors que nous évoquions des souvenirs de famille, tu t'es tourné vers moi et tu m'as dit, très vite, comme si tu avais peur d'oublier la fin de ta phrase : « **Il faut que tu retrouves les enfants de Miguel** ».

Je n'ai pas compris, sur le coup, pourquoi cette mission sacrée m'incombait mais je me suis senti responsable de cette recherche et ravi de l'être. J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour André cet oncle lointain que je n'ai pas connu, puisqu'il est mort juste après ma naissance. Petit, au cours de mes séjours Bayonnais, j'entendais ces histoires qu'on distillait à demi mots, ces sous-entendus qu'on ne dévoilait pas vraiment sur les amours coupables d'André et de la belle Julia... Et la terrible décision des Grands Parents que j'imaginai en justiciers intransigeants : « Quand on commet une faute de cette taille, on répare et on disparaît ». M'avait-on expliqué... Pauvre André, s'il revenait sur terre, force serait pour lui de constater qu'il faudrait faire émigrer au Chili plus de la moitié de la population française !

C'était peut-être, en cela, un précurseur, aussi acceptais-je aussitôt le défi et je te promis de tout entreprendre pour les retrouver.

Cela m'était d'autant plus facile que j'ai toujours gardé des contacts épistolaires avec Pato (Patricio da Forno) le petit fils d'André et, par conséquent, cousin des enfants de Miguel.

Par ailleurs Dominique Boutineau et Marie-Claude Ducos-Delbos faisaient de fréquents voyages au Chili dans le cadre de la Pelote Basque et rencontraient toujours Pato et Angelika au cours de leurs séjours. Malheureusement les da Forno avaient eux aussi perdu tout contact avec leurs cousins depuis de nombreuses années. Je fis donc appel à Internet et balayai tout le sud Chilien à la recherche d'hypothétiques Tajan mais sans résultat.

En 2005 nous décidâmes, avec Magda, de faire un voyage à Buenos-Aires (je n'y avais pas remis les pieds depuis 1964) et de pousser l'aventure jusqu'en Patagonie. Je fis part à Patricio de ce projet par mail en le suppliant de fouiller dans tous ses tiroirs pour trouver une trace de ses cousins qui nous permettrait de poursuivre notre voyage du côté chilien des Andes pour y retrouver nos cousins. Patricio est charmant et très intéressé par tout ce qui touche à la famille, mais incapable de s'asseoir devant un ordinateur pour dialoguer. Un beau jour d'octobre 2005 par un petit mail Angelika m'annonçait qu'elle avait pris l'affaire en main et dégoté un numéro de téléphone d'Adriana (filleule d'Adrienne) qui datait de 10 ans au moins.

Immédiatement à 2 :00 H du matin, pour tenir compte du décalage horaire, je formais le numéro et une voix féminine me répond :

« Adriana Tajan Poo, con quien hablo, por favor »

Je lui expliquais que je l'appelais de Bayonne, que j'étais un lointain cousin qui cherchait à reprendre contact... mais silence radio... j'insistais... seul quelques halètements suivis de cris entremêlés de : « Dios mio », puis de : « No es posible... No es posible » me répondirent. Par crainte de déclencher une crise cardiaque je coupais cours à la conversation en lui demandant si ils avaient une adresse E-mail pour que je puisse m'expliquer plus sereinement. L'appareil fut transféré à une voix masculine (celle de son fils Sebastian) qui le plus tranquillement du monde me déclina son adresse E-mail. Magda m'affirme que quand je suis venu la réveiller pour lui raconter l'épisode j'étais aussi ému qu'Adriana...

Je n'ai malheureusement pas gardé de trace du mail que je lui ai aussitôt envoyé, mais j'ai reçu le suivant en réponse le lendemain même :

Quote

Hola Francois, soy Adriana Tajan y aquí estoy también con mi hijo Sebastián tratando de enseñarme a usar internet, pero lo logré.

Bueno es muy emocionante tener contacto con familiares, ya que aquí somos los únicos al parecer.

Voy a mandar la dirección a todos mis hermanos, para no perder el contacto.

Yo soy la segunda de 5 hermanos, la mas parecida al papi, tengo 45 años, casada, 2 hijas de 21 y 18 años y 1 lolo de 15 el Sebastián.

Para ser la primera vez que escribo un mensaje está bueno, ahora me voy a la página que hicieron ustedes para hecharle una hojeda.

Realmente ha sido un a tremenda sorpresa, y los estaremos esperando con los brazos abiertos cuando vengan, ya tienes mi teléfono, solo tienen que llamar.

abrazos, Adriana

Unquote

Nous avons confirmé notre voyage en l'agréant d'une remontée en bateau des fjords de l'extrême sud chilien entre Puerto Natales et Puerto Montt à quelques 20 Km de Puerto Varas où résident les enfants de Miguel. Le 5 décembre 2005 nous attendaient parfaitement alignés sur le quai de Puerto Montt l'ensemble des enfants du 2^e mariage de Miguel avec leur mère Yolanda. Dès ma descente du bateau j'ai attaqué José-Miguel (le plus jeune d'entre-deux) en lui disant : « Tu eres un Tajan, se te nota en seguida... » Je n'avais pas beaucoup de mérite comme le montre la photo ci-dessous.



YOLANDA VERONICA ADRIANA ANDRES LORETO JOSE-MIGUEL

Nous avons été accueillis comme des rois et sommés de modifier notre programme qui ne prévoyait à l'origine que 2 jours à Puerto Varas. Adriana avait le numéro de téléphone des parents de Guillermo Gomez (le mari de Maria-Cecilia Tajan) à Santiago et par eux nous avons aussi renoué le contact avec la branche Quebeco-Chilienne de la famille.

MISSION ACCOMPLIE : FRANCIS ...

François Ducos

- II -

Cien Años de Tajan en Chile

En guise d'introduction à la 2° Partie

*Nous avons pensé, en un premier temps, intituler cette II° Partie, **Cien Años de Soledad en Chile**, en faisant allusion à la saga latino-américaine de Gabriel Garcia Marquez, **Cien Años de Soledad**, que tout le monde a lue ou devrait avoir lue, mais, très vite, au fil des recherches et des découvertes documentaires, il devint évident que la Solitude n'était pas de mise et que les correspondances, relations, voyages dans un sens et dans l'autre ne cessèrent pratiquement jamais au cours du siècle. **Cien Años de Tajan en Chile** est peut-être plus prosaïque, mais correspond bien au fait qu'un siècle s'est écoulé depuis le départ d'André de Bayonne et son arrivée au Chili. Génération après génération, chacune des branches chiliennes est venue à un moment ou à un autre se ressourcer rue d'Espagne ou dans les environs. Elles furent payées en retour notamment à l'occasion de compétitions de Pelote Basque répandues des deux cotés du « charco ».*

Ce mot est connu des hispanisants ayant, on peut le traduire familièrement par « flaque d'eau », pour désigner l'Océan Atlantique et marquer la proximité entre ses cotes, ce que le dictionnaire Franco-Espagnol confirme : « pasar el charco = traverser l'Atlantique, aller en Amérique ».

Un court instant au regard de l'Histoire les amarres semblèrent avoir été rompues, ce qui ne manqua pas d'inquiéter tel cousin particulièrement attentif à la cohésion familiale. Il dépêcha un membre plus vaillant de la génération suivante pour rétablir le lien. C'est cette mission qui est évoquée plus haut, (Lettre de François Ducos à Francis Tajan, ci-dessus).

1 – André et ses enfants

Don Andres



Nous avons déjà rencontré les enfants d'André rapidement dans la première partie des CHRONIQUES CHILIENNES, il s'agissait principalement d'une vision depuis Bayonne. Dans le chapitre ci-dessous nous allons essayer de caler la mire depuis le Chili, grâce à des correspondances ou des souvenirs des descendants d'André que nous allons laisser se raconter.

Commençons par Patricio da Forno, don Patricio, *el Pato* pour les intimes. Fin 2005 il reçut la visite dans sa propriété de Los Alamos près de Santiago de Magda et François Ducos auxquels s'était jointe Anne Marie Ducos-Hocquenghem, qui venait de Lima et y conduisit une interview de son cousin. Sa première question avait trait à André :

Je crois que j'avais à peu près 10 – 11 ans quand il est mort et je me rappelle très bien de son enterrement et j'ai aussi beaucoup de souvenirs précis. C'était un grand monsieur, il sortait avec ses amis, boire l'apéritif, jouer aux dés, il m'emmenait, me promenait, me prenait sur ses genoux, il avait toujours son cigare, il portait un chapeau de paille, une canne, il se déplaçait toujours en taxis et ça m'impressionnait beaucoup. Oui, je me souviens de lui et pour le reste c'est ma mère et Michel qui m'en parlaient. Michel peut-être plus réaliste, ma mère en faisait toujours un portrait plus embellissant. Ma mère aimait beaucoup mon grand-père. On allait souvent avec ma mère et mon père dîner chez eux, on habitait tout près. Ma mère, avant d'entrer, elle me pinçait toujours les joues, parce que ma grand-mère trouvait que j'étais trop pâle.



Mon oncle Charles, je ne l'ai pas connu. Celui que j'ai connu toute ma vie... c'est Michel.

Plus loin Anne Marie poussait Pato à donner sa version du retour à Bayonne d'André au début de la guerre de 14-18 :

Oui, toute la famille est partie et mon grand-père a fait la guerre et ils habitaient dans une maison de campagne près de Bayonne pendant 3 ou 4 années. Je crois qu'ils habitaient dans la famille Perron. Michel m'a dit après que le père d'André n'avait pas voulu le recevoir, mais je n'en suis pas complètement sûr. Adrienne devait avoir 7 ou 8 ans. Adrienne ne parlait pas trop de ce voyage. C'est peut-être dommage, parce que quand on est jeune, on n'a pas toujours cette curiosité, alors, je ne lui ai pas trop posé de questions sur le sujet. Elle admirait beaucoup son père. Je me souviens que quand j'avais environ 40 ans, Michel m'avait raconté des histoires sur une deuxième vie de mon grand-père, alors, j'ai demandé à maman : « Est-ce vrai qu'après la mort de mon grand-père, on a découvert qu'il avait une autre maison ? » et elle m'a répondu : « Cela n'est pas vrai et ce sujet, tu ne le touches plus. » Alors que c'était vrai peut-être. Miguel en parlait plus. Miguel a travaillé avec mon grand-père quelque temps...



Patricio s'était mis à rire au souvenir de sa mère, Adrienne, gardienne aux yeux de ses enfants de l'image paternelle, personne n'était dupe, mais on n'en parlait pas... Puis Anne Marie s'inquiète du quotidien d'André, de sa vie de tous les jours, de son travail :

Mon grand-père était un homme très distingué, mais un peu bohème, un peu artiste et il avait un groupe d'amis, dans les milieux artistiques et journalistiques.

J'ai montré à François, qu'on a une lettre de lui de 1896 de Londres. On l'avait envoyé là-bas pour étudier le commerce, il faisait un stage dans une maison de commerce. Il a été, je crois, 2 ou 3 années là-bas, il parlait très bien l'anglais. Ici, il a beaucoup travaillé dans le commerce extérieur. Il faisait des importations de machines françaises, anglaises, américaines, pour l'agriculture surtout et aussi pour les forêts, pour l'industrie forestière.

AMH : Pour revenir à son travail, à Bayonne on se souvient qu'il travaillait au journal « El Mercurio » et on sait aussi qu'il a « inventé » les petites annonces.

Il avait eu cette expérience en Angleterre. Je crois qu'il est mort en 1943, à peu près et ses dernières 15 années...

Bon, El Mercurio, c'était un très grand journal, le plus grand du Chili et avec son expérience commerciale, il a proposé au propriétaire du journal : « Je vous achète deux pages complètes du journal, pour toute l'année », à un très bon prix. Il n'y avait pas alors, ici au Chili, ces petites annonces de 10 mots, rassemblés en sections : agriculture, maison, travail, animaux, etc. Il l'a fait et il a gagné beaucoup d'argent et la 2^{ème} année, il est retourné voir le propriétaire du journal. Le propriétaire lui a dit : « Non, mon vieux, maintenant c'est mon affaire, mais je propose la chose suivante... » Le journal appartenait à la famille Edwards, qui est une grande famille d'ici, très riche et très intégrée à la vie sociale chilienne, politique, etc... Agustin Edwards était très ami avec André et il lui a dit : « Don Andres, faisons la chose suivante, faites grandir le projet, prenez-en l'administration en free-lance et vous aurez un pourcentage de 10% par exemple. » Alors, mon grand-père, le reste de sa vie, il prenait son taxi, sa canne, son cigare et 3 fois par semaine il partait au Mercurio, il a organisé un corps de vendeurs et maintenant, le Mercurio a 40 pages de petites annonces. A cette époque, il n'en avait peut-être que 10, mais c'était quelque chose complètement nouveau ici. Et c'est lui qui l'a fait.

Plus loin il nous montre une autre facette de la vie professionnelle de son grand-père :



Mon grand-père il a eu des grands morceaux de terre au Sud, il était grand seigneur. Il a fait l'importation de voitures Citroën, à Valparaiso. A cette époque, en 1930, il n'y avait pas de pompes d'essence dans le chemin, alors tu devais porter l'essence par le train. Alors, il invitait 10 amis : « Allons chercher ces voitures à Valparaiso », par des chemins de terre horribles, 4 heures, ils arrivaient avec les voitures « fondues », les moteurs chauds (rires...). Il faisait des choses comme ça, il avait toujours des grandes idées, mais il était toujours respecté, il avait de la classe.

Plus loin encore, on apprend quelles étaient les convictions politiques d'André pendant la 2^e Guerre :

Monsieur de Gaulle c'était aussi un culte, parce que mon grand-père, pendant la guerre mondiale, c'était un des directeurs d'une organisation qu'il appelait « La France Libre ». Il écrivait dans le journal contre Pétain, en faveur de de Gaulle.

Une parenthèse pour rapprocher ces propos d'autres témoignages familiaux...Pendant la Guerre dès 1940, Francis Tajan, avait pris, lui aussi, fait et cause pour de Gaulle, mais il était bien seul dans la famille, à l'exception notable de ses cousins Renée et Paul Ducos. Tout le reste de la famille est Pétainiste comme 90 % des français...Quel magnifique appui lui procura André .

Francis raconte :

Il y avait d'ailleurs eu en famille un incident très significatif : mon oncle André Tajan, frère aîné de mon père habitait le Chili. Il avait écrit, fin 1940, à ses frères et soeurs une lettre pour demander des nouvelles. Il était inquiet étant donné la catastrophe survenue en France. Mais il se doutait qu'il y avait la "censure" et que toutes les lettres étaient lues, ce qui était effectivement le cas. Et toutes les lettres traitant du gouvernement de Vichy ou des allemands, sans faire l'éloge de l'un ou des autres, étaient automatiquement détruites. Or, étant à l'étranger, il avait une vue plus objective de l'attitude du gouvernement de Vichy, dont en France la propagande ne cessait de faire l'éloge en fustigeant ceux qu'on appelait les "rebelles". Il avait donc écrit en faisant un éloge dithyrambique du Maréchal Pétain et avait conclu en disant que c'était un grand ami d'Edouard Dupont qui l'avait en grande estime car ils étaient l'un et l'autre des hommes supérieurs. Or tout le monde savait, en famille, qui était Edouard Dupont: c'était un pauvre individu quelque peu diminué que la nature n'avait pas doté normalement. Il est facile d'imaginer la consternation de la famille devant l'attitude de ce "pauvre" André qui n'avait rien compris. D'ailleurs quelqu'un lui avait écrit aussitôt pour le "détromper". Evidemment je "buvais du petit lait" avec une telle caution.

Mais revenons à Patricio qui nous fait entrer un peu plus dans l'intimité du ménage d'André et Julia. On fait la connaissance de cette dernière, à travers le regard de sa fille Adrienne, qui se révèle aussi, en passant :

Ils habitaient ensemble avec ma grand-mère, mais je crois qu'ils étaient un tout petit peu séparés déjà.

Mon grand-père et ma grand-mère vivaient ensemble, bon, mais à cette époque le divorce n'était pas habituel. Ils habitaient ensemble dans une grande maison, rue Carrera, mais ils avaient une vie complètement séparée.

Ma mère avait un peu honte de Julia, parce qu'elle aimait les courses de chevaux... Ils habitaient à côté du plus grand hippodrome de Santiago. Elle avait des chevaux, elle aussi, on dit qu'elle portait une ombrelle et il y a une photo dans un journal où on la voit frapper le « trainer » du cheval avec son ombrelle, parce qu'elle était très passionnée et ma mère avait beaucoup de honte avec cette histoire. Je me rappelle, il y avait 2 hippodromes, un pour le dimanche matin, l'autre l'après-midi et on allait de l'un à l'autre en tramway et ma grand-mère m'emmenait souvent et elle criait pour pousser les chevaux et on n'aimait pas ça dans la famille. C'est pour ça que quand j'ai commencé à élever des chevaux de course, ma mère était très préoccupée, elle m'a dit : « ça c'est un héritage de ta grand-mère et je n'aime pas ça. » Ma mère vouait un culte à son père, à sa famille française. C'est elle qui m'a fait français. J'ai un passeport et la nationalité française, sans perdre la chilienne. Quand j'ai eu 50 ans, elle a commencé à faire toute la paperasse (des km et des km de papier) pour m'obtenir la nationalité française.... Des certificats, etc... Après 50 ans, on ne te fait pas faire le service militaire et un jour, tout à coup, elle est arrivée avec une liasse de papiers et elle m'a dit : « Va à l'ambassade. » J'y suis allé et on m'a donné le passeport.

On apprend aussi beaucoup de choses sur Miguel (ou Michel comme dit le plus souvent Pato). Sur les relations entre André et Miguel, notamment :

Ils étaient un peu en conflit, parce que Michel était un peu fou (rires...) alors, ils avaient les problèmes entre père et fils, mais ils étaient très proches aussi.

Une anecdote quand Michel est revenu de son voyage en France (1933). Bon, il faut dire que le Mercurio est un journal très conservateur, très traditionnel, c'est une grande famille, c'est le journal le plus ancien de toute l'Amérique du Sud (créé environ en 1840). Alors, quand Michel est revenu de France, il était un peu fou. Alors mon grand-père lui a dit : « Viens travailler avec moi. » 6 mois après Michel avait organisé un syndicat et on l'a foutu dehors (rires...). Cela c'est typique de Michel, il était toujours au milieu des bagarres, des guerres, en train de défendre le plus faible.



Au cours de l'interview, Pato évoque les problèmes de ses grands-parents avec leurs familles Bayonnaises vus de sa « fenêtre »...



AMH : Est-ce que tu sais pourquoi il a choisi de venir au Chili ?

PDF : Oui, sa famille, son père et sa mère n'étaient pas du tout contents du choix qu'il avait fait avec ma grand-mère. Ils trouvaient qu'elle n'était pas faite pour lui.

AMH : Elle était trop belle ?

PDF : Non, pas du tout. Peut-être, ils étaient plus bourgeois et l'autre famille n'était pas du même niveau

Alors, je ne connais pas les détails, mais, ils se sont mariés, puis il est parti, lui d'abord au Chili, parce qu'il avait un contact avec un camarade au Sud, à Concepcion, qui travaillait dans la représentation des machines pour l'agriculture. Il est resté environ 6 à 8 mois, à cette époque c'était long le voyage, puis il est retourné à Bayonne, pour ramener toute sa famille à Concepcion, à peu près en 1906 – 1907 et il est allé deux fois en France après, pendant la première guerre mondiale et en 1937.

Le tour de deux générations n'est sans doute pas fait, mais les cercles concentriques se resserrent. Déplaçons-nous maintenant vers les jeunes générations...

2 – La vie militaire

A 20 ans Adrienne était devenue la belle jeune fille, que nous voyons ci-contre. Elle travailla un temps à l'Ambassade et au Consulat de France à Santiago, elle était très fière de ses origines françaises et, comme on a pu le voir cultiva toujours sa « francitude » et sût la transmettre aux siens. Patricio nous raconte l'anecdote suivante à ce propos :



Ma mère avait travaillé à l'ambassade de France quand elle était célibataire et elle était très « française ». Moi, si je ne l'appelais pas le 14 juillet pour lui souhaiter une bonne Fête Nationale, elle m'engueulait. Je devais la saluer, elle la française, le 14 juillet.

Puis elle rencontra un beau cavalier de l'armée Chilienne, **Ciro da Forno**.



Ils se fiancèrent puis se marièrent en 1935 et eurent un enfant, en 1937.

C'était « Pato », qui deviendra don Patricio da Forno et, apparemment, ils étaient très contents de leur œuvre commune.



L'histoire se poursuit pour le mieux, dans le meilleur des mondes militaires, puisque le beau cavalier a engendré un autre beau cavalier, (les voici ci-contre). Le premier beau cavalier resta militaire toute sa vie, mais le deuxième, après un temps de réflexion, pantoufla.

C'est, peut-être à l'occasion d'un voyage en France, en 1961, où il vint se recueillir sur des plages du débarquement, en Normandie, peut-être avec l'aide de quelque cousin, lui-même issu d'une lignée de brillants militaires, mais qui avait toujours refusé de porter l'uniforme, qu'il décida, tout compte fait, que, si la vie militaire a bien du panache, elle n'a pas que des avantages.

Bref il renonça à sa carrière toute tracée par le destin, à son grade de lieutenant et se remettant avec courage aux études, il obtint les diplômes qui firent de lui un brillant Expert Comptable, puis le patron d'un des plus importants cabinets d'audits de la place de Santiago : **Humphrey y Cia.**



Plus tard François Ducos et Patricio da Forno s'écrivirent, l'un était au Mexique, l'autre toujours au Chili.



Ils avaient pris chacun 26 ans et autant de kilos. C'était peu après le décès d'Adrienne, Patricio et Angelika s'était déjà installés dans le haras de « Los Alamos », ils y vivaient avec Ciro (retraité de l'armée, 81 ans) et Peter, le papa d'Angelika (également veuf, 84 ans). Dans sa lettre, Patricio donne des nouvelles de ses filles Angelica (18 ans) et Daniela (9 ans) et, avec beaucoup de fierté, de son fils, don Andres (2 ans). Il raconte aussi les circonstances de sa rencontre avec sa femme : « *Angelika, « boche », acquise au cours d'un stage en Allemagne* » (sic)...De longues années plus tard, François envoyait un mail à Patricio et faisait, bien imprudemment, allusion à son épouse « boche », dans les

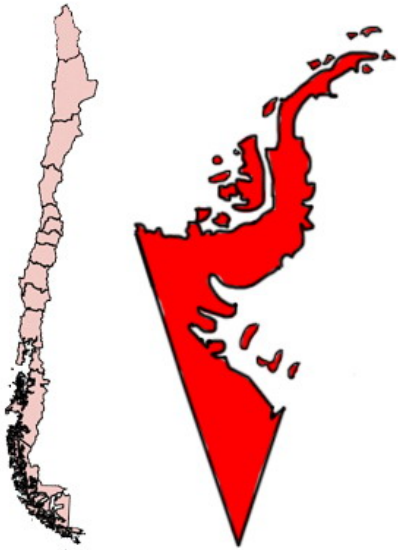
mêmes termes que ceux qu'avait employés naguère Patricio. La réponse fut immédiate: « *C'est la « boche » qui te répond, car ton cousin est bien trop paresseux pour le faire lui-même* »...Le ton n'avait d'acide que l'apparence, Angelika ayant compris, depuis longtemps, toute la tendresse que l'ironie de son mari pouvait contenir.

Patricio A. Da Forno T.
INGENIERO COMERCIAL

Stgo 23-2-88

Querido Francois:

Tu supposera certainement que te deder ma gran, gran alegria ya que tu eres (mas o menos) uno de los pocos de mi generacion en la familia parvosa y me encanta el poder mantener contacto.

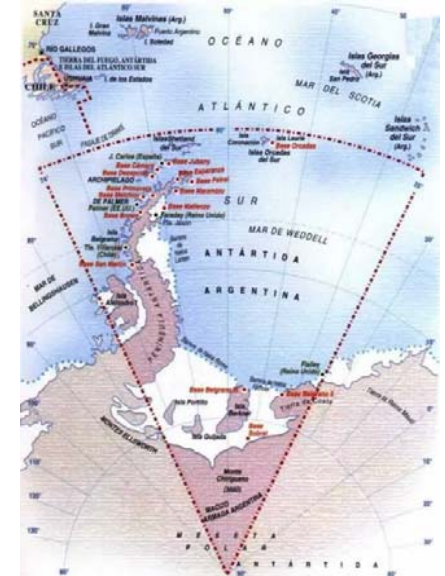


Territorio Antartico Chileno

Ciro finit général de fin de sa carrière, il eut responsabilités dans le bases chiliennes de l'Antartique, pro-consul chez les pingouins en quelque sorte. Le Chili s'est, en effet, auto-proclamé propriétaire d'un important « Territoire Antartique », également revendiqué, en grande partie, par l'Argentine ce qui contribue à envenimer les délicates relations qu'ont toujours eu entre eux les deux voisins du Sud. L'Argentine confirme bien, en passant, que les Malouines, les « Georgias et les Sandwich del Sur », ainsi que le « Sector Antartico Argentino », SON NUESTROS, ce dont semblent douter le Chiliens qui s'attribuent le même secteur !



l'armée chilienne. A la d'importantes commandement des



Antartida Argentina



Adrienne suivit toujours son mari, en tenant dignement son rang d'épouse de haut gradé et un temps d'attaché militaire, notamment au Brésil au début des années 60. La famille s'est retrouvée, naturellement, du coté des Chiliens des classes moyennes et supérieures qui se rangèrent derrière Pinochet, lorsque celui-ci décida de mettre de l'ordre, à sa manière, dans le pays. L'ordre étant revenu, la démocratie aussi, chacun se félicite aujourd'hui du beau développement économique que connaît le Chili, après avoir tourné la page d'un douloureux passé.

3 – Tout pour l'amour des chevaux

Pato raconte dans son interview par Anne Marie Ducos-Hocquenghem les circonstances de sa rencontre avec Angelika :

Quand j'étais dans ma 4^{ème} année d'université, j'ai eu l'occasion d'avoir une bourse en Allemagne. Les Allemands ils ont une organisation qui s'appelle « Entwicklungshilfe » (aide au développement). Ils prennent des gens dont ils pensent qu'ils pourront les aider à la fin et c'est une Bier Stipendium (bourse de bière).

En fait on t'emmène dans un château, on te fait des conférences, tu visites des industries, tu fais des stages dans des petites choses... C'est toute une année. C'est là que j'ai connu, dès le 1^{er} jour, ma femme. Elle était dans l'organisation et quand je suis retourné au Chili, deux jours avant de partir, je lui ai proposé. Je n'avais pas beaucoup d'argent à cette époque et j'avais encore une année d'université à finir au Chili. Elle est arrivée quand j'ai eu l'argent pour la faire venir et le billet d'avion c'était quelque chose à cette époque. Quand elle est venue, on habitait chez Adrienne, pendant une année. Et puis, on attendait notre première fille, alors on a pris la décision de rester, parce que j'avais une autre bourse pour aller en Belgique, à Louvain. Alors, comme elle était fille unique, on a décidé de faire venir ses parents. Quand les parents sont arrivés, on a pris une maison pour nous. Cela c'est l'histoire.

Tout naturellement la conversation glisse vers les chevaux et le grand amour qu'Angelika et Pato leur portent :

Dans l'autre partie de la famille, celle de Ciro, ils ont aussi élevé des chevaux, à Valdivia dans le Sud. Ils avaient des élevages de chevaux chiliens surtout. Dans l'armée, j'étais dans l'équitation, j'étais actif dans le polo et après quand j'ai eu un peu plus d'argent, je me suis acheté un morceau de terre, pour élever des chevaux. Ce n'est pas une affaire, c'est plutôt un centre de coûts. Alors, j'ai commencé à en élever pour des tierces personnes, des chevaux de courses, des chevaux arabes, des chevaux chiliens, des chevaux pour sauter. Et comme ça, je pouvais payer mon hobby.

Ici, il y a un championnat national de chevaux arabes et 2 fois par an ... alors avec une « potranca » (une jument) de 2 ans on a gagné le Grand Prix : « Gran Campeona Hembra » (Grande Championne Femelle). On a gagné et on est très contents.

On a une photo, regarde.



Tous, interviewé, intervieweur et caméraman ont été saluer, ensemble, Sabrina qui nous attendait sagement dans l'un des enclos du Haras. Car l'ancien cavalier militaire, bien qu'il prétende modestement avoir un simple hobby, a orienté toute sa vie avec amour vers l'attention et le soin des chevaux. C'était, peut-être, inscrit dans ses gènes, comme le prétend sa mère pour s'en inquiéter et, peut-être, les gènes des deux lignées se sont-ils rejoints pour s'additionner, mais toujours est-il que le travail fait est impressionnant. Non seulement, toutes les chevaux de toutes races sont élevés et entraînés dans le Haras, mais une autre propriété recueille les chevaux en fin de vie, qui ont rendus de bons et loyaux services à leurs propriétaires et qui retournent ainsi à une vie à demi sauvage avant de regagner le paradis des chevaux.

La nuit précédent notre départ, une jument à mis à bas le poulain que l'on voit ci-contre et Pato avait passé toute la nuit à aider la maman dans son accouchement difficile...



4 - A la découverte de Miguel

Le lecteur a déjà rencontré, à plusieurs reprises, Miguel et sûrement observé que, le moins que l'on puisse dire, est que sa forte personnalité ne laissait pas grand monde indifférent. Essayons de faire davantage connaissance.

Sa venue en France en 1933 avait dû laisser la trace d'un jeune homme comme il en est beaucoup, chaleureux et foncièrement sympathique. Un témoignage de Marie Berthe nous paraît bien correspondre à ce que la génération des cousins de Miguel avait perçu. Un autre témoignage filmé par l'oncle Pierre nous montre les adieux de Miguel à sa famille Bayonnaise, on le voit embrasser tendrement son grand-père, un grand mouchoir blanc est sensé recueillir ses larmes, puis chahuter avec Bernard. Ensuite il a été peu question de lui dans les lettres d'André. Qu'André ait un fils ayant quelques problèmes, de travail ou de cœur, Bayonne devait s'en douter mais qui n'a eu, n'a ou n'aura de problèmes avec ses enfants ? Dans son interview par Anne Marie rapportée plus haut, Patricio s'exprime sur le compte de son oncle avec sympathie, mais une sympathie faite d'étonnement, *il était un peu fou...* et il nous raconte l'épisode de la création d'un syndicat au Mercurio, *c'est typique de Michel, il était toujours au milieu des bagarres, des guerres, en train de défendre le plus faible...*commente Patricio.

C'était aussi un grand sportif qui représenta le Chili aux jeux interaméricains de natation. Il aimait beaucoup les sports virils et tout particulièrement la moto.

Il eut des activités professionnelles très variées mais toujours orientées vers l'agriculture, l'équipement et le matériel agricole, il avait de qui tenir si l'on se souvient que c'était déjà la principale orientation professionnelle de son arrière grand-père.

Il avait eu ses terres avant la Réforme Agraire ; il a travaillé aussi un temps pour le gouvernement, pour organiser la distribution des terres, pour faire des études topographiques...



Non, Michel il a fait des tas de trucs, il se débrouillait, mais il avait combien... 7 enfants aussi à cette époque, alors... Sa propriété à Puranque, il l'a achetée, on achetait ça peu à peu, il payait en 20 ans. J'ai connu ça, parce que j'ai travaillé un temps avec lui...rapporte de son côté Patricio dans l'interview dont il a été question.

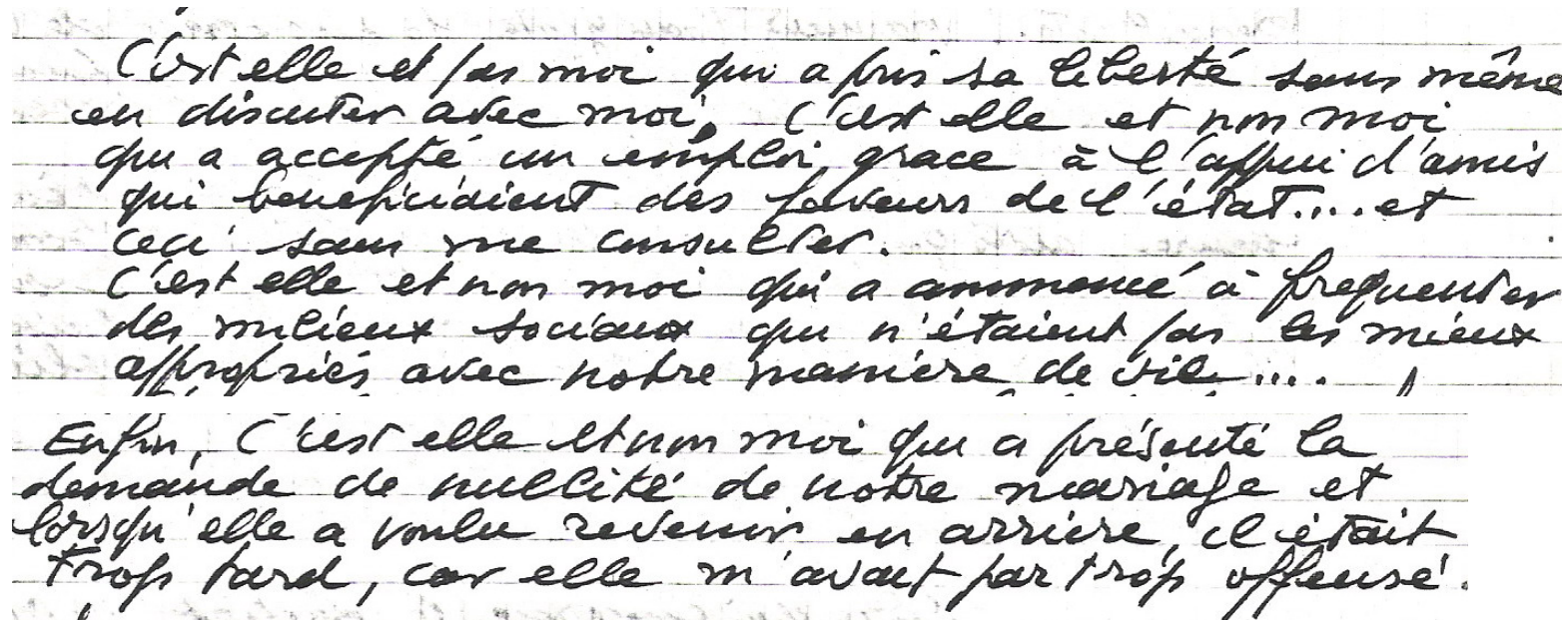
L'un des premiers « cousins Bayonnais » à recontacter la famille chilienne fut Paul Ducos et sa famille qui vivait en Argentine depuis la fin des années 40. Ils firent un voyage de Buenos-Aires à Santiago, en passant également par le Sud Chilien en 1960. C'est donc tout naturellement par Paul Ducos revenu en France que les « Bayonnais » entendirent parler ou reparler de Miguel, c'est-à-dire comme nous allons voir un peu plus loin, de ses difficultés. Fin 1979 Adrienne écrit à France et lui donne des nouvelles de son frère.

Michel est venu le mois dernier passer qq. jours à Santiago, toujours pour ses affaires, notamment la demande de "retraite de vieillesse" Comme toujours, sa situation est plutôt mauvaise. De mon côté, je lui verse tous les mois de sommes d'argent, qui varient

Miguel était donc venu à Santiago chez les da Forno pour sa demande de retraite. De quoi s'agit-il ? Très probablement du sujet qui avait fait l'objet d'une correspondance fournie entre Miguel et son cousin germain, Paul Ducos, correspondance traduite en français et répercutée vers les autres cousins.

Miguel de 1950 à 1980

Miguel exposait dans ses lettres à Paul courant 1978/79 les graves difficultés financières qu'il rencontrait et qu'Adrienne confirmait parallèlement dans d'autres correspondances. Miguel commence une de ses lettres en racontant comment s'était passée la séparation avec Cecilia d'Albuquerque, c'était au milieu des années 50 :



C'est elle et pas moi qui a pris sa liberté sans même en discuter avec moi. C'est elle et non moi qui a accepté un emploi, grâce à l'appui d'amis qui bénéficiaient des faveurs de l'état... et ceci sans me consulter.
C'est elle et non moi qui a annoncé à fréquenter des meilleurs soudeurs qui n'étaient pas les mieux appropriés avec notre manière de vivre...)
Enfin, c'est elle et non moi qui a présenté la demande de nullité de notre mariage et lorsqu'elle a voulu revenir en arrière, il était trop tard, car elle m'avait par trop offensé!

Miguel poursuit et nous apprenons qu'une partie des ses enfants vinrent le rejoindre un temps dans son nouveau foyer. Plus tard, en 1973, ils émigrèrent au Canada et leur mère vint les y rejoindre. Reste de cette période des souvenirs douloureux mais toujours vivants dans la mémoire des filles du premier mariage de Miguel, lequel avait sûrement tendance à idéaliser les choses quand il écrivait à Paul : *Cécile, Mabelle et Jeannette qui ont vécu également pendant un certain temps avec nous* (Miguel et Yolanda) *ont beaucoup aimé ma deuxième épouse en raison de ses belles qualités.* Les choses ont dû être plus compliquées.

Avec Mauricio, le garçon, ce fût différent mais sûrement pas plus facile :

Mauricie n'a pas pu et n'a pas voulu venir
vivre avec nous (et avec ma nouvelle épouse)
Il a toujours eu une attitude agressive
envers elle, mais avec la maturité il a eu
franquise et la noblesse de venir s'excuser
et de demander pardon pour toute son attitude
hasée.

Paul Ducos avait rencontré Mauricio Tajan à Paris et écrivit à son cousin Louis (Loulou) Destribats ce qui suit

Mauricie dont j'ai beaucoup apprécié le caractère
et la gentillesse lors de sa visite à Paris semble être
le seul des enfants de Miguel à s'être rebelle contre
son père après son divorce contrairement à ses sœurs.
De toute évidence il s'est considéré comme le responsable
de ses sœurs en les poussant à venir au Canada
et en faisant à faire venir la dernière sœur
encore au Chili.

Il a renoué ses rapports avec son père, mais
veut contribuer à soutenir sa mère dont le dernier
mariage, aux dires de Miguel, serait assez malheureux
et qui doit être en difficultés financières.

Ceci n'avait pas empêché Mauricie à contribuer
à aider son père en acceptant de participer au rachat
mais avec des paiements s'étalant sur 4 ans.

En fait, d'après Maria Cecilia, l'aînée du premier mariage de Miguel, c'est plutôt elle et son mari Guillermo qui ont entraîné la
famille vers le Canada, les enfants d'abord fin 1973, puis Cecilia d'Albuquerque leur mère plus tard. Elle s'était remariée au Chili

avec un proche de sa propre famille mais le ménage ne tint pas longtemps. D'après Maria Cecilia tous deux, Miguel et Cecilia avaient beaucoup regretté postérieurement leur séparation. Si la date de leur départ au Canada est postérieure au coup d'état de Pinochet, ce n'est pas par hasard. Non pas qu'ils cherchaient à fuir le nouveau régime mais plutôt qu'ils avaient organisé ce départ pour fuir l'ancien.

C'est Guillermo qui demanda de s'installer à Toronto. L'installation malgré les tragédies des séparations familiales a été relativement facile. Guillermo a trouvé du travail dans l'usine Goodyear puis au bout de huit mois dans sa spécialité d'ingénieur chimiste dont il avait obtenu le diplôme à l'Université Catholique du Chili. Ce nouveau travail nous conduisit au Québec, à St. Bruno de Montarville. Puis le Parti Québécois est arrivé au pouvoir et a exigé que nos enfants soient élevés dans des collèges francophones, ce qui ne nous a pas plu et tu comprendras aisément qu'on avait pas quitté le Chili par crainte du communisme pour se voir imposer par ce Mr. Levesque comment éduquer nos enfants. Grâce à Dieu, Guillermo a trouvé un job d'ingénieur chimiste à la Shell à Sarnia, Ontario et il y a pris sa retraite il y a quatre ans...nous dit Maria Cecilia. Elle ajoute : Mabelle, ma sœur, la seconde s'est mariée à St. Bruno de Montarville où elle vit toujours, son mari gère plusieurs taxis localement. Mauricio est décédé en 2005 d'une crise cardiaque comme son père. Quand à Jeannette elle vit avec son mari Jean Coiteux à Sorel-Tracy sur les bords du St Laurent.

Les dernières années de Miguel furent difficiles, il avait eu un cancer à la gorge, qui l'obligea à renoncer à son emploi dans une Coopérative Agricole ne pouvant plus parler normalement. Yolanda se chargea avec beaucoup de courage d'élever les enfants avec des moyens d'existence très limités. Avec ses enfants elle lavait la laine des moutons élevés à Puranque, la cardait, la filait et en faisait des tapis qu'elle vendait au marché. C'est donc Yolanda qui éleva principalement ses enfants et c'est grâce à sa ténacité qu'ils purent faire des études. Aujourd'hui Andrès et José-Miguel sont ingénieurs forestiers, Veronica elle fit des études de Langues et devint professeur de Français, Adriana secrétaire et Loreto, également professeur, exerça jusqu'à une date récente dans un des principaux laboratoires pharmaceutique du Chili. Les deux aînées étaient à Santiago auprès de leur père lorsqu'il eut son infarctus qui devait finalement l'emporter en avril 1986.

« Le beau geste »

Nous ne pouvons quitter Miguel sans rapporter un peu en détail ce que ce dernier qualifia lui-même de « beau geste ».

Nous avons déjà évoqué la correspondance fournie que Miguel entretenait à la fin des années 70 avec Paul Ducos et à travers ce dernier avec ses autres cousins. Elle porta notamment sur une collecte parmi les cousins pour aider Miguel à racheter ce que dans le système français on pourrait appeler des points de retraite. Il y eut là courant 1979 un moment fort d'affection et de solidarité. Écoutons Miguel :

Je suis par nature un sentimental et j'ai demandé que toutes mes cousines et cousins contresignent une feuille sur laquelle serait portée la liste de leurs participations à ma "retraite vellesse" même si pour certains elle était réduite à 1 franc.
C'est le geste et l'intention qui compte, et pour

marquer ce "beau geste" je ferai faire des photocopies de cette feuille destinées à chacun de mes enfants pour qu'ils puissent comprendre ce qu'est l'esprit de famille.
Je sais que cet exemple leur sera utile pour le reste de leurs vies, et que ni les années, ni la distance, ni même le silence ne peuvent détruire les familles chrétiennes bien constituées.

Nous ne savons pas si « *le beau geste* » fut effectivement marqué comme Miguel en avait l'intention, mais le plus important était qu'il fut apprécié et utile. Aujourd'hui encore, Yolanda va chercher tous les mois au Consulat de France la retraite en partie « rachetée » grâce aux cousins et dont jusqu'à peu ses enfants ignoraient l'origine.

L'hérédité et l'air de famille

Le temps à passé, les relations entre « Bayonnais », Chiliens ou Canadiens, tous Tajan ou issus de Tajan ont été renouées. Des curiosités parfaitement légitimes sont apparues auxquelles ces pages répondront au moins en partie. Des dialogues affectueux se sont engagés, via Internet notamment. En même temps les langues se sont déliées, du refoulé a fait surface et il nous reste de Miguel un portrait contrasté, celui d'un personnage forçant la sympathie mais sachant aussi en user, volontaire et instable à la fois. Miguel était un personnage complexe, mais qui ne l'est pas ? L'hérédité y est-elle pour quelque chose ? Rien n'est moins sûr.



Mais si vous vous de faire à votre tour résonner de ces visages. Vous choisirez le même arrière grand père, la jamais rencontrés et feront pages...



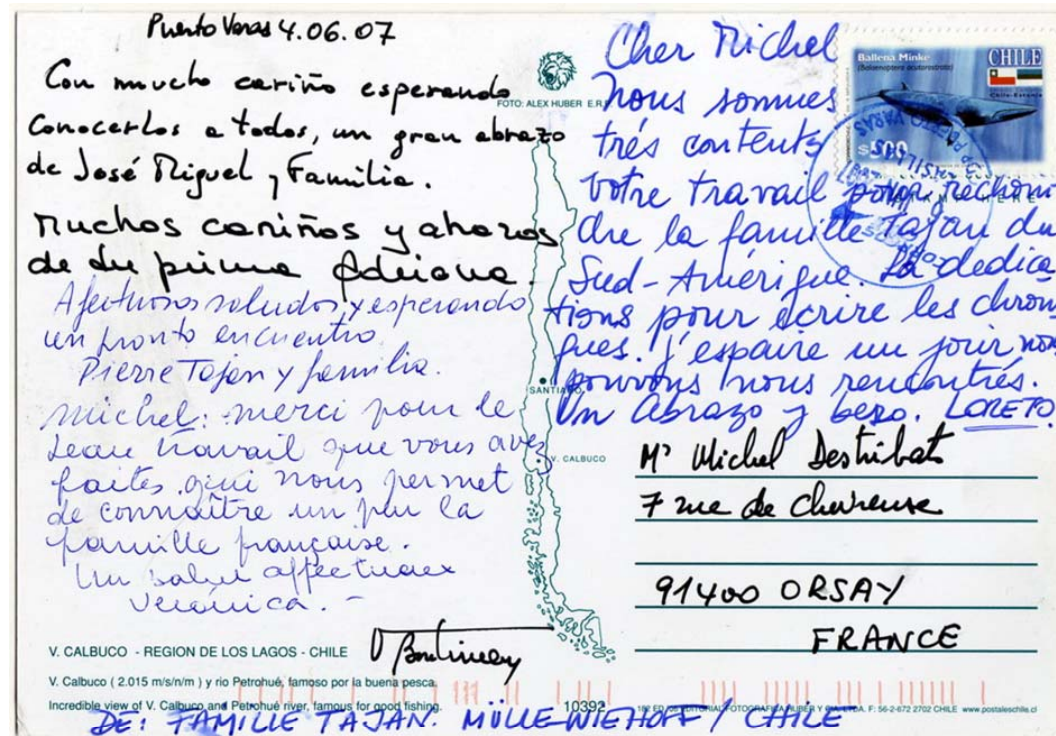
promenez rue d'Espagne et essayez les pavés, vous pouvez rencontrer un lequel a un air sud-américain. Ils ont même arrière grand-mère, ne se sont peut-être connaissance grâce à ces



2° intermède familial et géographique...

Dominique Boutineau, en tant que Président de la Fédération Internationale de Pelote Basque entreprit début juin 2007 un grand voyage en Amérique du Sud qui devait le mener successivement en Argentine, Uruguay, Paraguay, Chili et Pérou. Il en profita pour rendre visite à chacune des branches de la famille Chilienne. Il rencontra Maria Cecilia Tajan-Gomez à Santiago, Patricio et Angelika à Los Alamos et l'ensemble des cousins du Sud Chilien à Puerto Varas. Il était porteur des brouillons des présentes Chroniques et en remis une copie à chacun d'eux pour qu'ils en prennent connaissance, les modifient ou complètent éventuellement. Quelques remarques, le plus souvent de détails, nous ont permis de rectifier le texte, mais, ils ont tous reçu ces Chroniques avec intérêt et émotion comme nous le fait savoir Veronica :

Je remercie tous ceux qui ont rendu possible ces textes, j'ai été émue jusqu'aux larmes et j'ai appris à connaître, malgré la distance, une famille dont je ne savais presque rien. J'ai aussi compris, peut-être comme vous-mêmes, pourquoi certains sujets n'étaient jamais abordés et vous nous avez offert le magnifique cadeau de connaître nos racines. C'est une histoire qui commence dans la tristesse et la douleur mais qui se transforme en joie lorsqu'elle permet tant d'années après de se retrouver et ce grâce à vos efforts et à votre ténacité...J'envoie aussi un mot à l'oncle Francis, entièrement en français, en espérant qu'il n'y ait pas trop de fautes.





5-6-07

Cher Michel, cher François:

Je m'en de recevoir et lire cet magnifique document plein d'affection pour un groupe familial et avec un si précieux effet de travail et participation.

Les "Chroniques Chiliennes" ils vont aider beaucoup à fortifier notre identité comme famille et notre liaison avec nos racines françaises.

En plus, dans le futur ce document sera un efficace moyen pour assembler tous les français chiliens et chiliens qui ont un origine commun.

Sans doute notre descendance pendant des années et années va profiter de cette initiative unique et pleine de sentiment de groupe.

Cher Michel, cher François au nom de tous ces Chiliens-Français merci... merci.

A bientôt

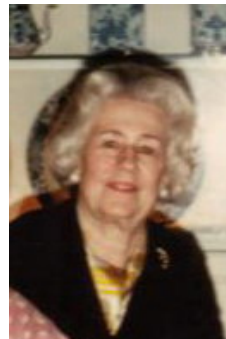
Patricio Da Forno TAJAN

Les enfants du premier mariage de Miguel – et tout particulièrement Maria Cecilia et Jeannette – nous ont manifesté au début un peu d'angoisse devant cette remontée de souvenirs collectifs. Les difficultés, les douleurs, peut-être, d'une enfance faite de séparations qu'elles avaient cherché à oublier ou à fuir en partie leur revenant trop brusquement. Leurs récentes et très affectueuses

réactions à travers rencontres (avec Dominique notamment ; il a en mai 2007 pris en photo Maria Cecilia et Guillermo au cours de leur rencontre à Santiago) prouvent qu'eux aussi y ont été très sensibles.



Elle trouvait que Dominique ressemblait à André, elle c'est, en tous cas, tout le portrait de sa tante Adrienne.



D'autres marques de reconnaissance et d'affection, enfin, nous ont été adressées comme le montrent les deux messages joints.